

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1901

THESE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue le 18 Juillet 1901, à 1 heure

PAR

Georges PITOISET

DU DÉPEÇAGE CRIMINEL

Président : M. BROUARDEL, Professeur

Doyen de la Faculté de Médecine

Juges MM. { POIRIER
LAUNOIS
THOINOT

E. WITSKY & C^{ie}

LIBRAIRES-ÉDITEURS

8, Rue Casimir-Delavigne, 8

—
1901

ECOLE DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M.	BROUARDEL
Professeurs	MM.	FARABEUF
Anatomie.		CH. RICHET
Physiologie.		GARIEL
Physique médicale.		GAUTIER
Chimie organique et chimie minérale.		BLANCHARD
Histoire naturelle médicale.		BOUCHARD
Pathologie et thérapeutique générales.		HUTINEL
Pathologie médicale.		DEBOVE
Pathologie chirurgicale.		LANNELONGUE
Anatomie pathologique.		CORNIL
Histologie.		MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils.		BERGER
Pharmacologie et matière médicale.		POUCHET
Thérapeutique.		LANDOUZY
Hygiène.		PROUST
Médecine légale.		BROUARDEL
Histoire de la médecine et de la chirurgie.		BRISAUD
Pathologie expérimentale et comparée.		CHANTEMESSE
Clinique médicale.		N.
		JACCOUD
		HAYEM
		DIEULAFOY
		GRANCHER
Maladies des enfants.		JOFFROY
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'en-		FOURNIER
céphale.		RAYMOND
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		TERRIER
Clinique des maladies du système nerveux.		DUPLAY
Clinique chirurgicale.		LEDENTU
		TILLAUX
Clinique ophthalmologique.		PANAS
Clinique des maladies des voies urinaires.		GUYON
Clinique d'accouchement.		BUDIN
		PINARD

Agrévés en exercice

MM.	MM.	MM.
ACHARD	GAUCHER	ROGER
ALBARRAN	GILLES DE LA TOURETTE	SEBILEAU
ANDRE	HEIM	TEISSIER
BONNAIRE	HARTMANN	THIERY
BROCA Auguste	LANGLOIS	THIROLOY
BROCA André	LAUNOIS	THOINOT
CHARRIN	LEGUEU	VAQUEZ
CHASSEVANT	LEJARS	VARNIER
DELBET	LEPAGE	WALLICH
DESGREZ	MARFAN	WALTHER
DUPRE	MAUCLAIRE	WIDAL
FAURE	MENETRIER	WURTZ
	MERY	

Chef des travaux anatomiques **M. RIEFFEL**

Par délibération, en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1901

THESE

N°

606

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue le 18 Juillet 1901, à 1 heure

PAR

Georges PITOSET

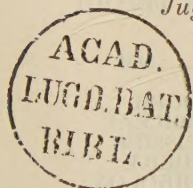
DU DÉPEÇAGE CRIMINEL

Président : M. BROUARDEL, Professeur

Doyen de la Faculté de Médecine

Juges MM.

POIRIER
LAUNOIS
THOINOT



E. WITSKY & C^{ie}

LIBRAIRES-ÉDITEURS

8, Rue Casimir-Delavigne, 8

1901

ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS

	DoyenM.	BROUARDEL
	Professeurs	MM.
Anatomie.....		FARABEUF
Physiologie.....		CH. RICHET
Physique médicale.....		GARIEL
Chimie organique et chimie minérale.....		GAUTIER
Histoire naturelle médicale.....		BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales.....		BOUCHARD
Pathologie médicale.....		HUTINEL
Pathologie chirurgicale.....		DEBOVE
Anatomie pathologique.....		LANNELONGUE
Histologie.....		CORNIL
Opérations et appareils.....		MATHIAS DUVAL
Pharmacologie et matière médicale.....		BERGER
Thérapeutique.....		POUCHET
Hygiène.....		LANDOUZY
Médecine légale.....		PROUST
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		BROUARDEL
Pathologie expérimentale et comparée.....		BRISAUD
		CHANTEMESSE
		N.
Clinique médicale.....		JACCOUD
		HAYEM
		DIEULAFOY
		GRANCHER
Maladies des enfants.....		JOFFROY
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		FOURNIER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		RAYMOND
Clinique des maladies du système nerveux.....		TERRIER
		DUPLAY
Clinique chirurgicale.....		LEDENTU
		TILLAUX
Clinique ophthalmologique.....		PANAS
Clinique des maladies des voies urinaires.....		GUYON
Clinique d'accouchement.....		BUDIN
		PINARD

Agrévés en exercice

MM.	MM.	MM.
ACHARD	GAUCHER	ROGER
ALBARRAN	GILLES DE LA TOURETTE	SEBILEAU
ANDRE	HEIM	TEISSIER
BONNAIRE	HARTMANN	THIERY
BROCA Auguste	LANGLOIS	THIROLOY
BROCA André	LAUNOIS	THOLNOT
CHARRIN	LEGUEU	VAQUEZ
CHASSEVANT	LEJARS	VARNIER
DELBET	LEPAGE	WALLICH
DESGREZ	MARFAN	WALTHER
DUPRE	MAUCLAIRE	WIDAL
FAURE	MENETRIER	WURTZ
	MERY	

Chef des travaux anatomiques..... **M. RIEFFEL**

Par délibération, en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MON ONCLE

A MA MARRAINE

A TOUS MES PARENTS ET AMIS

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur Brouardel

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris

Membre de l'Institut



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

Parvenu au terme de nos études, nous voulons, avant d'entreprendre le sujet de cette thèse, rendre hommage aux maîtres qui nous ont guidé et aidé dans la carrière médicale.

Grâce à eux, nous avons appris à aimer notre métier, si pénible au début, en nous montrant combien il était noble et beau. Grâce à eux, dont le dévouement de tous les jours était un exemple permanent de bonté et de désintéressement, nous avons élevé notre esprit et notre cœur. C'est là un bienfait inoubliable, et nous manquerions à tous nos devoirs en ne nous acquittant pas ici de cette dette de reconnaissance.

Que MM. les Drs Poirier, Pozzi et Jaccoud veuillent bien nous permettre de leur adresser nos remerciements pour leurs belles leçons cliniques auxquelles il nous a été permis d'assister quand nous faisons partie de leur service.

Que M. le Professeur Pinard et M. Paquy, son chef de clinique, qui nous ont prodigué leurs savants conseils pendant notre stage d'accouchements, reçoivent l'hommage de notre respectueuse reconnaissance.

Nous remercions sincèrement aussi M. Delens qui

nous témoigna un amical intérêt et dont nous gardons un excellent souvenir.

Merci à MM. les D^{rs} Vibert et Descouts pour leurs si intéressantes leçons de médecine légale faites à la Morgue.

Que M. le D^r Socquet veuille bien nous permettre de lui dire combien nous lui savons gré de la cordialité avec laquelle il nous a toujours accueilli et de l'appui qu'il nous a prêté en toute occurrence.

Enfin que M. le Professeur Brouardel reçoive l'expression de notre profonde gratitude pour le grand honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre thèse.

INTRODUCTION

Depuis quelques années, le nombre des dépeçages criminels se multiplie dans des proportions réellement inquiétantes. Faut-il croire à cet esprit d'imitation que l'on rencontre si fréquemment chez les criminels, qui pour la plupart ne sont que des déséquilibrés ?

Cette considération n'est peut-être pas étrangère à l'accomplissement de ces actes qui soulèvent l'indignation et l'horreur universelles : généralement, on voit là un raffinement de cruauté, un besoin spécial de jouissances sanguinaires ? Cependant, à part quelques exemples où de pareils sévices étaient exercés sur des cadavres par pure manifestation de vengeance non assouvie par le meurtre, il ne sort de l'analyse de ces faits que ce n'est généralement pas là le mobile de l'assassin.

Un besoin impérieux de se soustraire à l'action de la justice, l'idée obsédante d'un cadavre qui est le témoin gênant de son forfait doit nécessairement faire germer dans l'esprit du criminel le moyen de s'en débarrasser sans éveiller l'attention. Ne pouvant transporter un corps trop volumineux, le meilleur moyen

est de le fragmenter pour en éparpiller les morceaux.

C'est là, croyons-nous, le véritable but du meurtrier, à moins qu'il ne soit un fou, par conséquent un irresponsable qui ne relève que des asiles d'aliénés.

DU DÉPEÇAGE CRIMINEL

Au fur et à mesure que se perfectionnent les moyens d'investigation et les recherches de la police, par la constatation des signes d'identité, la divulgation dans les journaux du signalement ou de la photographie d'une personne disparue, par l'appui des autorités médicales, au fur et à mesure aussi le criminel est-il obligé de perfectionner les moyens lui permettant de se mettre à l'abri des soupçons de la justice en faisant disparaître les traces de son crime.

Mais, si l'exécution d'un crime est relativement facile dans la plupart des cas, la victime étant frappée traîtreusement, les difficultés deviennent très grandes quand il s'agit de céler le corps du délit.

C'est alors que l'assassin fait intervenir le procédé relativement nouveau du dépeçage, *dia-temno*, je coupe à travers, *discerpere*, mettre en pièces, suivant l'étymologie donnée par Monsieur le docteur Lacassagne.

Cette expression, d'un usage courant à l'heure actuelle dans les annales d'Anthropologie criminelle, s'applique à l'opération qui consiste à couper le corps humain en un nombre indéterminé de fragments, les sections pouvant porter sur n'importe quelle partie du corps, et n'ayant

qu'un but unique : réduire le cadavre de la victime en morceaux plus ou moins volumineux mais tout au moins facilement transportables, pouvant aisément se dissimuler ou permettant une destruction rapide. Souvent aussi, le cadavre est mutilé ou défiguré de manière à égarer les recherches de la police.

Avant d'aborder le côté pratique de la question, nous serons très heureux d'emprunter à l'ouvrage de Monsieur le docteur Lacassagne sur le « Dépeçage criminel », les notions d'histoire destinées à montrer que ce procédé, utilisé maintenant d'une manière presque courante par les assassins, n'est toutefois pas d'invention récente : dans les sociétés primitives il fut d'abord officiellement adopté par les prêtres puis rejeté plus tard par le législateur.

I. — Historique

Nous distinguons en effet, dit M. Lacassagne dans son ouvrage, deux sortes de dépeçages, le dépeçage religieux, ou sacrifice, le dépeçage judiciaire, ou supplice.

Dans le dépeçage religieux il y avait le sacrifice, c'est-à-dire la manière dont on traitait la victime humaine, soit qu'elle fut offerte aux Dieux ou qu'après avoir été tuée, elle fut dépecée et mangée. Pour éviter la colère divine ou éloigner les malheurs, les hommes n'hésitaient pas

à immoler même ce qu'ils avaient de plus cher. Des enfants furent ainsi fréquemment égorgés par leurs pères, et des victimes expiatoires ont été sacrifiées pour se rendre les dieux favorables au début des expéditions.

Après la victoire les prisonniers étaient immolés. Les Scythes leur coupaient la gorge et le bras droit.

Chez quelques peuples, le dépeçage fut plus complet. Le chef gardait les têtes, et les autres parties du corps étaient distribuées et même mangées.

Chez les Antis, au Pérou, les prisonniers étaient liés nus à un gros pieu, puis les femmes, les enfants et les hommes s'approchaient et en coupaient chacun un morceau pour le dévorer.

Agag, roi des Amalécites, fut coupé en morceaux par Samuel à Galgala devant l'autel du Seigneur.

Quand les Dieux rendaient visite aux mortels, ceux-ci ne trouvaient rien de mieux pour honorer leurs hôtes que de leur offrir de la chair humaine, celle d'un enfant. Lycaon fit manger à Jupiter son fils Arcas. Tantale donna aux Dieux un ragoût préparé avec le corps de son fils Pélops et Cerès, qui mangea l'épaule de la victime, la trouva excellente dit-on.

Pendant les premiers siècles du christianisme, l'accusation de meurtre et de dépeçage rituel était portée par les païens contre les chrétiens. On insinuait par exemple qu'aux chrétiens

nouvellement convertis on présentait un enfant nouveau-né tout couvert de farine comme symbole mystique de l'initiation et que l'initié, à son insu, portait avec un couteau quelques blessures mortelles à cette victime innocente. Après l'accomplissement de ce crime horrible, les chrétiens buvaient ce sang, arrachaient avidement les membres tout pantelants et faisaient entre eux le serment de tenir éternellement la chose secrète (Gibbon, *History of the decline and fall of the Roman empire*, cap XVI, 8.)

Quand le christianisme fut devenu la religion dominante, les chrétiens portèrent les mêmes accusations contre les hérétiques : les Albigeois, les Cathares, les Bagomiles. Maintenant encore ces horribles coutumes sont attribuées aux juifs et trouvent crédit dans l'esprit populaire. A une époque plus rapprochée de nous, le 21 juin 1870, eut lieu un massacre des Européens à Tien-Tsin, provoqué par des bruits que les missionnaires et les sœurs chrétiennes volaient des enfants indigènes pour les tuer et se faire de leurs corps des talismans.

En 1891, les Français furent accusés du même crime à Madagascar ; il fallut que le gouvernement malgache affirmât par une proclamation que « nul étranger, ni Anglais, ni Français, ne cherchait à acheter les cœurs humains. »

Quant aux prisonniers de guerre, ce fut autrefois un régal et le plus souvent une consécration de la victoire, car chez beaucoup de peuples, l'anthropophagie se limita exclusivement aux guerriers. C'est ainsi que les Caraïbes ne mangeaient jamais ni les femmes ni les enfants.

Il existe d'ailleurs une sorte d'anthropophagie pathologique qui est la manifestation morbide d'un état cérébral anormal dans lequel s'associent une perversion du goût et une excitation de l'instinct destructeur. C'est ce que l'on voit pendant les famines, lors des fureurs populaires, dans les grands mouvements révolutionnaires ou bien dans les cas d'imbécillité, d'hallucination, de délire.

Chez quelques peuples anthropophages, chez les Battas de Sumatra par exemple, l'anthropophagie fait partie du système judiciaire : c'est la punition dans les crimes d'adultère, vol au milieu de la nuit, etc. La sentence lue, on laisse passer deux ou trois jours pour donner au peuple le temps de s'assembler. Au jour fixé le condamné est amené, attaché à un poteau, les bras étendus. La partie offensée s'avance et choisit le premier morceau qu'elle coupe : les autres personnes viennent ensuite dans l'ordre que leur assigne la hiérarchie sociale et coupent elles-mêmes les morceaux qu'elles préfèrent. Quand chacun s'est servi, le chef de l'assemblée tranche la tête de la victime et l'emporte chez lui comme un trophée.

Chez tous les peuples, comme si la vengeance

populaire avait besoin de se manifester par des formes terribles, on constate ces dépeçages judiciaires qui portent le nom de supplices.

Il y avait le supplice de la *dichotomie* : le patient était scié en deux parties. C'est ainsi que mourut le grand prêtre Isaïe.

Ravoux dit qu'il y avait dans la loi des Douze tables une loi autorisant à *couper un débiteur en morceaux* que l'on pouvait ainsi partager entre les créanciers.

Puis il existait l'*écartèlement* qui est conservé pendant tout le moyen-âge et est même appliqué en France jusqu'au siècle dernier pour punir les crimes de lèse-majesté. Ainsi périt Montecuculli en 1536, accusé d'avoir voulu empoisonner le Dauphin François ; il fut écartelé à Lyon et démembré à quatre chevaux au « lieu de la Grenette ». Le même supplice fut appliqué à Ravailac en 1610 et à Damiens.

« Aussitôt que Ravailac fut mort (dit l'Etoile), le bourreau l'ayant démembré voulut en jeter les quartiers au feu, mais le peuple se ruant impétueusement dessus, il n'y eut fils de si bonne mère qui ne voulut avoir sa pièce, jusqu'aux enfants qui en firent du feu au coin des rues. Quelques villageois même, ayant trouvé moyen d'en avoir quelques lopins, les brûlèrent dans leur village. »

Le 28 mars 1757, Damiens ayant attenté à la vie de Louis XV, fut écartelé en Grève. « Les quatre chevaux firent pendant cinquante minutes

des efforts inutiles pour démembrer ce monstre. Au bout de ce temps là, Damiens étant encore plein de vie, les bourreaux lui coupèrent avec des bistouris les chairs et les jointures nerveuses des cuisses et des bras, ce qu'on avait été obligé de faire en 1610 pour Ravaillac. Il respirait encore après que les cuisses furent tranchées et il ne rendit l'âme que pendant qu'on lui coupait les bras. Son supplice depuis le moment qu'il fut mis sur l'échafaud jusqu'à l'instant de sa mort, dura près d'une heure et demie. Il conserva toute sa connaissance et releva la tête sept à huit fois pour regarder les chevaux et ses membres tenaillés et brûlés. »

Le même crime était aussi sévèrement puni en Angleterre.

En 1436, Gauthier Stuart, comte d'Athol, fils de Robert, roi d'Ecosse, fut accusé et convaincu de conspiration contre le roi Jacques I^{er}. Il fut attaché d'abord sur une claie à la queue d'un cheval qui le traîna dans le milieu de la ville d'Edimbourg ; le lendemain après avoir été étendu sur une table élevée dans une grande place, on lui tira les entrailles du ventre, que l'on jeta dans le feu pendant qu'il vivait encore. Sa tête fut tranchée et mise en haut d'une pique. Son corps fut coupé en morceaux que l'on envoya dans les quatre villes principales du royaume pour y être exposés selon la coutume du pays.

Voltaire dit que, de son temps, le coupable de haute trahison devait être puni de la même

manière. Le cœur arraché, on en battait les joues du condamné et le bourreau disait à haute voix : c'est le cœur d'un traître. C'est ce qui fut fait en 1684, à Balthazar Gérard, assassin de Guillaume, prince d'Orange.

Nous pouvons dire que ce dépeçage et cette exposition sont encore inscrits dans la loi anglaise pour punir les attentats contre le souverain. Mais, afin d'é luder ce procédé d'exécution, on admet la folie du coupable.

D'autres fois les peines corporelles n'entraînaient pas la mort. Il n'y avait qu'un dépeçage partiel ou une mutilation. A cause de la loi du talion, le criminel était condamné à perdre l'œil, le bras, la main, le nez, la langue, l'oreille. Chez les Perses et les Egyptiens on coupait le membre qui avait servi à commettre le crime.

Au moyen-âge on coupait souvent les poignets et les pieds. C'était un procédé à la Procuste. Le prêtre que Frédégonde avait envoyé auprès de Brunehaut pour l'assassiner, ayant échoué dans sa mission, la reine lui fit ainsi couper les extrémités des membres.

En France, jusqu'en 1832, avant de subir la peine capitale, les parricides avaient le poignet droit tranché par le bourreau. Le condamné agenouillé étendait la main sur un billot et le poignet était sectionné avec une hachette ou un couperet.

A l'époque actuelle, heureusement pour l'honneur de notre législation, ces coutumes barbares

ont disparu et si la peine de mort subsiste encore dans la plupart des pays civilisés, c'est moins pour satisfaire la vindicte publique que pour frapper l'imagination des criminels, en admettant que la peine de mort puisse avoir une influence moralisatrice.

Si nous abordons maintenant le côté pratique de la question, comment le médecin légiste, en présence de débris humains, va-t-il diriger ses recherches.

C'est un point bien délicat, et souvent une tâche très ardue pour celui à qui est confiée une telle besogne, que d'arriver à des conclusions fermes en pareils cas. Souvent même la perspicacité du médecin est mise en défaut par l'habileté du criminel, d'autant mieux que pour échapper aux constatations médico-judiciaires, l'assassin met tout en œuvre pour anéantir ce qui pourrait fournir un appoint aux recherches de la justice :

Cependant, et ceci est tout à l'honneur de la police actuelle secondée par les médecins experts, bien faible est le nombre de ceux qui peuvent s'assurer l'impunité, et si le dépeçage est un perfectionnement en matière criminelle, il ne peut constituer le salut certain pour celui qui emploie ce procédé.

En face de fragments humains plus ou moins mutilés, plus ou moins déformés par la putréfaction et les manœuvres dont ils ont été l'objet, il est toujours très difficile de reconstituer l'iden-

tité : la plupart du temps les signes particuliers qui pourraient fournir quelques indices ont été détruits, et c'est maintenant une des caractéristiques des affaires criminelles de ce genre que le soin avec lequel les meurtriers cherchent à faire disparaître ce qui pourrait servir à la reconnaissance de la victime.

II. — Du dépeçage pratique sur l'enfant nouveau-né

En raison du nombre fréquent des cas de dépeçage commis sur des nouveaux nés, il paraît intéressant d'étudier tout d'abord cette question un peu spéciale.

Presque chaque année, on peut voir à la morgue des cas de ce genre qui presque tous se ressemblent singulièrement. L'assassin qui est toujours une femme, voulant se débarrasser de son enfant, le tue aussitôt après sa naissance en l'étranglant ou l'étouffant, puis, ne pouvant le faire pénétrer dans la lunette des cabinets d'aisances, elle le coupe en morceaux soit avec un couteau, soit avec des ciseaux et en jette les fragments dans les latrines.

L'expert appelé dans ces conditions doit reconstituer le cadavre de l'enfant en rapprochant les fragments épars et faire les constatations suivantes :

Voir si l'enfant est né à terme ou à quelle époque de la gestation il est venu au monde.

Voir s'il a vécu de la vie extra-utérine.

Rechercher les causes de la mort.

L'enfant est-il né à terme?

S'il s'agit d'un enfant nouveau-né, l'expert reconnaîtra s'il est à terme, même en ne possédant que des fragments du corps.

Si parmi les fragments se trouvent la cuisse ou la mâchoire inférieure, il pourra rechercher le point d'ossification de l'extrémité inférieure du fémur ou le cloisonnement des alvéoles dentaires du maxillaire inférieur.

Le point fémoral apparaît ordinairement vers la dernière quinzaine de la gestation. Pour le voir et apprécier ses dimensions, on fléchit l'articulation du genou et on ouvre celle-ci : ensuite on divise le cartilage de l'extrémité inférieure en tranches minces perpendiculaires à l'axe du fémur : tout d'abord on ne coupe que du cartilage, puis, si l'enfant est né près du terme, on trouve un point osseux de couleur rougeâtre mesurant de 1 à 5 millimètres de diamètre et dont le grand axe est perpendiculaire à celui de l'os : sous l'influence de la putréfaction le point osseux peut apparaître comme une tache blanche sur le cartilage qui a pris une teinte rouge sale.

Chez le nouveau né à terme, le maxillaire inférieur présente, à quelques très rares excep-

tions près, huit alvéoles dentaires complètement cloisonnées, et, de chaque côté de celles-ci qui occupent la ligne médiane, une loge unique présentant quelquefois au moment de la naissance une ébauche très incomplète de cloisonnement :

Pour constater commodément l'existence de ce signe, on fend la joue en suivant une des commissures labiales : on détache la gencive, on désarticule la mâchoire de ce côté et on enlève la moitié correspondante de l'os qui chez le nouveau né est réunie sur la ligne médiane à l'autre moitié par un fragment cartilagineux.

Avec des ciseaux on tranche le bord libre de la mâchoire, puis à l'aide d'une pointe de scalpel on fait sauter les dents contenues dans les alvéoles : on constate alors si le cloisonnement est complet.

Sur d'autres os on peut constater aussi des signes permettant de résoudre la question. Ainsi, chez les enfants à terme, le cartilage de l'extrémité supérieure du tibia contient presque toujours un point d'ossification (plus petit que celui du fémur) : le cuboïde du tarse renferme un point de 2 à 3 millimètres, lequel n'apparaît que dans la seconde moitié du dernier mois de la grossesse ; le calcaneum et l'astragale présentent des noyaux qui ont commencé à apparaître au septième mois mais qui sont très gros (un centimètre environ) au moment de la naissance.

Enfin il existe encore d'autres signes accessoires de la maturité qui sont : la longueur des

ongles dépassant l'extrémité des orteils et des doigts, la peau couverte de duvet et d'enduit sébacé, les cheveux atteignant 2 ou 3 centimètres de longueur : les testicules descendus dans le scrotum.

La longueur des divers segments du corps que nous empruntons à l'ouvrage de M. Vibert, peut aussi donner des renseignements utiles.

Ce sont les longueurs moyennes suivantes :

Du vertex au pubis.....	0 ^m 30
Du pubis à la tubérosité du condyle interne du fémur,.....	0 ^m 095
Du condyle interne du fémur au bord inférieur et postérieur du calca-neum.....	0 ^m 105
De l'apophyse acromion à l'épicon-dyle.....	0 ^m 09
De l'épicondyle à l'apophyse styloïde du cubitus.....	0 ^m 07

Le poids des divers viscères peut donner aussi quelques points de repère. Chez les nouveaux-nés à terme ces poids seraient en moyenne les suivants :

Poumon droit.....	23 gr.
Poumon gauche.....	28 gr. 5
Cœur.....	15 gr.
Thymus.....	8 gr. 5
Foie.....	91 gr. 5
Masse encéphalique.....	288 gr. 5
Rate.....	8 gr. 5
Rein.....	11 gr. 5

Ces indications ont beaucoup moins de valeur que les précédentes, parce que le poids

d'un organe varie considérablement suivant la quantité de sang qu'il contient et aussi suivant qu'il est frais ou putréfié.

L'enfant a-t-il vécu ?

Une partie de l'expertise présentant une très grande importance, est de rechercher les preuves de la vie extra-utérine de l'enfant, car s'il s'agit même d'un mort-né, l'accusation d'infanticide ne tombe pas complètement quand le dépeçage a suivi le crime : les juges se montrent, au contraire d'une extrême sévérité.

Il est rare qu'on découpe un enfant vivant. Le dépeçage est un moyen de faire disparaître un cadavre et non pas de tuer.

On peut parfois penser qu'un enfant a été dépecé vivant, si dans la chambre où l'infanticide a été commis, on trouve sur le mur ou le sol des gouttelettes de sang qui pourraient provenir des artères béantes sectionnées alors que le cœur bat. Mais, si une partie du corps est congestionnée, si la putréfaction est commencée, surtout si le sang est liquide, des éclaboussures analogues peuvent être produites pendant le dépeçage.

Il ne faut donc pas se hâter à la légère de dire que l'enfant était vivant quand on l'a coupé en morceaux ; les jurés sont déjà impitoyables pour les femmes qui découpent leur enfant alors

même qu'il est mort. Ils considèrent ce dépeçage comme une chose épouvantable.

Les preuves seront fournies par l'établissement de la respiration ; c'est en démontrant que l'enfant a respiré qu'on démontre qu'il a vécu.

Pour cela on procède à l'épreuve dite de la *docimasie* pulmonaire, qui consiste à plonger les poumons, préalablement enlevés, dans l'eau. S'ils surnagent, c'est que l'enfant a respiré et l'on explique le phénomène par l'introduction de l'air dans les alvéoles pulmonaires : en comprimant un fragment de ce poumon sous l'eau on voit sortir une infinité de petites bulles d'air qui viennent former une mousse légère à la surface du liquide. S'ils tombent au fond de l'eau, c'est que l'enfant n'a pas fait pénétrer de l'air dans ses poumons en respirant, par suite il y a lieu d'admettre qu'il n'a pas vécu.

Différentes causes d'erreur peuvent venir influencer ces résultats et nous renvoyons au traité de médecine légale de Monsieur Vibert pour l'étude de ces questions.

Causes de la mort

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'enfant est généralement tué par strangulation ou suffocation. La mère applique alors la main sur la figure du nouveau né et comprime la bouche et le nez pour empêcher l'accès de l'air et étouffer

ses cris : parfois elle enfonce des corps étrangers tels que coton, pièces de linge, dans la gorge de la petite victime, aussi l'expert ne doit-il pas négliger de fendre largement les commissures labiales pour examiner facilement l'arrière-gorge et le pharynx.

L'enfant peut être encore tué par fracture du crâne en étant projeté à terre ou contre un mur.

Il peut mourir par séquestration dans un espace confiné (malle, boîte, panier).

Disons en terminant que la manière dont est pratiqué le dépeçage du nouveau-né peut parfois mettre sur la trace de la profession du criminel. C'est ainsi qu'une femme ayant tué son enfant, l'avait découpé à la manière d'un lapin : les soupçons se portèrent aussitôt sur une cuisinière qui du reste avoua son crime.

Quelques procédés d'infanticide sont encore plus fantaisistes.

Reissessen raconte l'histoire d'une femme qui a fait bouillir son enfant dans un chaudron avec la lessive et l'a enfermé ensuite dans un tonneau de vinaigre. Thoinet fait remarquer que la coction avait fait disparaître les moyens de reconnaître que l'enfant avait respiré. Il fit des expériences avec des poumons de veau. Après la cuisson, les poumons plongeaient au fond de l'eau.

Un autre procédé est bien connu à la campagne et même à Paris : la mère découpe l'enfant, le jette dans l'auge aux porcs qui le mangent et en font disparaître toutes les traces.

Une question qui se pose d'elle-même à l'expert en présence des blessures qu'il constate sur le cadavre du nouveau-né, c'est de savoir si elles ne peuvent pas être le résultat de quelque opération obstétricale ou de quelque accident survenu pendant l'accouchement, alors que le fœtus était encore dans le ventre de sa mère.

Parfois en effet l'accoucheur se trouve dans l'obligation de mutiler l'enfant pour sauver la mère ou opérer la délivrance.

Il est bien évident que dans ces conditions, la seule intervention de l'homme de l'art est déjà une garantie contre tout soupçon d'infanticide. Mais de plus, les blessures qui proviennent de manœuvres obstétricales ont un caractère tellement spécial, qu'elles ne peuvent guère être confondues avec d'autres.

III. — Considérations générales sur le dépeçage pratiqué sur le cadavre de l'adulte.

Dans le cas de dépeçage d'un adulte, la question présente un intérêt et des difficultés bien plus grands, car il ne s'agit pas ici d'un acte commis sans méthode, avec plus ou moins de maladresse, par une malheureuse qui, pour cacher sa faute, ou dans un moment de folie, tue son enfant, mais de quelque chose de calculé d'avance, de prémédité par l'assassin qui

cherche à mettre toutes les chances de salut de son côté.

*A). Comment l'assassin se débarrasse-t-il
de sa victime?*

Mutuler le corps de leur victime, le fragmenter, en éparpiller les débris, telles sont les trois préoccupations des dépeceurs modernes qui, à l'esprit d'imitation, joignent celui de perfectionnement.

Nous voyons alors des troncs humains ayant subi une complète éviscération pour essayer de tromper sur le sexe de la personne, des membres semés aux quatre coins de Paris, dans des latrines, des couloirs sombres, des rues non fréquentées, partout enfin où l'on peut se débarrasser facilement d'un paquet sans éveiller l'attention des passants ou de la police.

La Seine est la grande recéleuse de ces funèbres colis pour les crimes de ce genre commis dans la capitale, et les meurtriers ont une prédilection particulière pour les étangs ou les cours d'eau quand ils veulent se débarrasser de fardeaux trop compromettants.

Si nous parcourons les trente observations de dépeçage d'adulte réunies dans la thèse du Dr Ravoux, nous trouvons en effet les renseignements suivants :

Affaire Catherine Hayes

Le 2 mars 1726, un constable de Londres découvre, sur le bord d'un canal communiquant avec la Tamise, une tête d'homme récemment séparée du tronc : elle est reconnue pour être celle du nommé John Hayes, disparu.

Quelques jours après, vers le 21 mars, un jardinier trouve, près de Marylebone-Fields, au fond d'un petit étang, un tronc humain, deux jambes et deux bras, le tout empaqueté dans deux couvertures de laine. Ce tronc rapproché de la tête de Hayes y correspondait parfaitement.

Affaire Dautun

Le 10 novembre 1814, Auguste Dautun fut assassiné par son frère. Le lendemain, des mariniens trouvèrent dans la Seine une tête humaine enveloppée dans un torchon marqué A. D. ; les autres débris de la victime, deux cuisses et deux jambes furent découverts le même jour près des fossés de la place Louis-XV.

Affaire Ramus

Le 31 août 1882, vers les 5 à 6 heures du matin, un homme jeta, sous la deuxième arche du pont de Tournelle, un objet qui était la tête d'un homme : cette tête fut plus tard reconnue pour être celle d'un nommé Ramus, ancien militaire et garçon de caisse d'un receveur des contributions à Paris. Le tronc du cadavre fut retrouvé dans l'égout de la rue de la Huchette. Les jambes étaient près du Pont-Neuf, dans la Seine.

Affaire Lhuissier

Cadavre du sexe féminin divisé en trois parties par la section des cuisses. Celles-ci enveloppées dans un sac, ont

été retirées de la Seine, quai d'Orsay, tandis que la tête et le tronc ont été extraits de l'eau dans l'après-midi de la même journée.

Affaire Delacollonge

Le 31 août, des femmes qui lavaient du linge dans une mare, à Sainte-Marie-la-Blanche (Côte-d'Or), virent un sac flottant sur l'eau. L'ayant amené à bord, elles virent qu'il renfermait des membres d'un cadavre humain, une tête, un bras entier, deux cuisses et une jambe gauche.

Quatre jours après, on trouva dans la même mare le bras droit entier, la jambe droite et la partie supérieure du tronc du même cadavre auquel il ne manquait que le bas-ventre, le cœur et les poumons.

On apprit plus tard que c'était le corps de la nommée Fanny Besson, de Lyon.

Affaire Avinain

Le 28 juin 1867, un cadavre dépecé est trouvé dans la Seine, aux environs de Saint-Ouen. Le crime avait été commis par un boucher du nom d'Avinain.

Affaire Billoir

Le 8 novembre 1876, des enfants aperçurent, à Clichy, sur le quai de la Seine, un paquet que le sieur Leguen put saisir. Il contenait la partie supérieure du corps d'une femme dont les jambes et l'abdomen avaient été séparés.

Quelques heures après, on découvrit, à 350 mètres en amont, un autre paquet contenant le reste du corps.

Affaire Poujard

Le 21 janvier 1879, on découvrit, dans l'île d'Albigny, près de Neuville-sur-Saône, un bras que ses proportions,

son élégance, sa blancheur firent prendre tout d'abord pour un bras de femme, et qui fut plus tard reconnu pour celui d'un jeune homme.

Quelques jours après, le 4 février, on retira d'une mare, située dans la commune de Lentilly un sac contenant un cadavre d'homme privé de la tête et des bras.

Affaire de l'Ile Barbe

Cadavre de femme trouvé sur les rives de la Saône. L'identité ne fut jamais établie.

Affaire Henry

Un meunier retira de l'eau du Couët, dans la commune de Plérin, près de Saint-Brieuc, un sac renfermant une partie du buste et la tête d'un homme.

Le reste du corps ne put être retrouvé.

Nous pourrions poursuivre la série de ces observations, mais le tableau synoptique publié par M. le Dr Lacassagne dans les Archives d'Anthropologie criminelle, permettra de nous rendre compte plus facilement que ne pourrait le faire la lecture des rapports, de la fréquence du procédé d'immersion dans les cas de dépeçage.

Ce tableau comprend les dépeçages criminels commis depuis 1721 jusqu'en 1888.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES DÉPEÇAGES CRIMINELS

N ^o d'ordre — dates.	Nom de l'affaire Nombre des assassins Mobile du crime	La victime Age — Sexe Profession	Procédés d'assassinat	Dépeçage — Sa date Nombre de fragments
1 — 1721 à Paris.	D'Antragues, lieutenant de Cartouche. Querelle. Nécessité de faire disparaître le cadavre.	La fille Blanche, recéleuse, maîtresse de d'Antragues		Le corps découpé en en morceaux est placé dans une hotte.
2 — 1726 à Londres.	Catherine Hayes, son amant Billings et le nommé Woods tuent Hayes, le mari de la victime.	John Hayes.	Coup de hache sur sur la tête, gorge coupée, était en état d'ivresse.	Dépecé le lendemain : Tête, tronc, 2 jambes, deux bras.
3 — 1814 à Paris.	Dautun (Auguste) assassiné par son frère Charles.	40 ans.	Coups de poignard à la gorge et à la poitrine.	La tête, deux cuisses, deux jambes, le torse.
4 — 1817 à Schlestadt.	Paysanne tue son fils.	15 mois	Trois coups de cou- teau à la gorge.	Désarticule le membre inférieur droit, le fait cuire avec des cloux pour en manger et en faire manger à son mari.
5 — 1832 à Paris.	Redgey Le vol.	Ramus, 35 ans, ancien militaire et garçon de recettes.	Empoisonnement par mélange d'une partie d'eau-de-vie et d'acide prus- sique. Blessure au cou suivie d'hémorrhagie.	Très peu de temps après la mort. 4 parties : Tête, tronc, membres inférieurs.
6 — 1835 à Paris.	Affaire Lhuissier.	Désirée Lejeune, 35 ans.	Fracture comminu- tive du pariétal gauche par un ins- trument conton- dant.	Peu de temps après la mort. 3 débris : La tête, le tronc, les membres inférieurs.
7 — 1835 à Ste-Marie (Côte-d'Or)	Affaire Delacollonge, desservant de la commune.	Janny Besson, 36 ans, maîtresse de l'assassin.	Strangulation.	Le lendemain. La tête, les membres supérieurs entiers, les cuisses, les jambes, le tronc.
8 — 1842 à Orléans.	Affaire Montély, courtier d'assurances.	Boisselier, concierge de la Banque	Section de la gorge avec un couteau. L'assassin dit que Boisseliers s'est sui- cidé.	Tête presque désarticu- lée; jambes section- nées pour faciliter l'entrée du corps dans une malle.
9 — à Londres.	Affaire Greenaire.	Sa maîtresse,		La tête. Les membres furent portés dans les différents quartiers de Londres.
10 — 1867 à Paris.	Avinain, boucher, 68 ans. Vol.	Le 16 mars. Vincent, grainetier. Le 26 juin, Duguet, cultivateur.	Coups sur la tête par instrument con- dondant portés pen- dant le sommeil, ou strangulation.	La tête, le tronc, les bras, les jambes.

COMMIS DEPUIS 1721 JUSQU'EN 1888

Lieux où ont été trouvés des débris humains	Signes spéciaux qui ont permis d'établir l'identité		Résultats judiciaires	Observations
	de la victime	des coupables		
Le tout jeté à la mer.			Raconté par Car-touche, dans ses aveux à l'Hô-tel de Ville.	
Jetés dans un étang.		Catherine était la maîtresse de Billings	Woods mourut de fièvre en prison. Billings fut pendu Catherine con-damnée au bâton pour crime de pe-tite trahison.	
La tête dans la Seine, les autres débris dans les fossés de la place Louis XV	Boiteux : Membre inférieur droit court.			Dupuytren et Breschet.
				In mémoire de Marc. (Ann. d'hygiène publ. 1832.)
Dans un égout. Dans la Seine.	Signes dentaires des fumeurs de pipe. Signes de la mort par hémorrhagie. Ancien ulcère à la malléole interne.	Section indiquant un homme vigou-reux mais peu habi-tué aux dissections. Taches de sang sur les carreaux de sa chambre	Aveux du coupable. Condamné à mort.	Briquet, Bois de Loury et Piedagnel (Ann. d'hygiène publ. 1833.)
Dans la Seine.		Dans la chambre on trouva un marteau de maréchal-ferrant, une petite scie, beau-coup de sang.		Bois de Loury, Devergie, Ollivier.
Les débris jetés dans une mare. Les viscères enfouis dans les fosses l'aisances		Aveux.	Travaux forcés à perpétuité.	D ^r Molin. Causes célèbres, T. II.
Dans une caisse.	Tatouage identique sur le bras de Montély et que l'un et l'autre avaient fait faire au régiment.	Mêmes tatouages. Blessures faites en tuant et dépeçant la victime.	Condamné à mort et exécuté.	Causes célèbres, T. III.
				Causes célèbres d'Angleterre par Lewis.
Dans la Seine.		Dépeçage très habi-lement fait. Avait fait des auto-psies à la prison de Melun.	Condamné à mort et exécuté.	

11 — 1874 à Londres.	Henri Wainwright et son frere Thomas comme complice.	Harriette Lane, sa maitresse, 34 ans.	Trois balles tirées dans la tête et section du cou.	Dépeçage du cadavre un an après la mort. — Dix morceaux : deux mains, deux bras, deux jambes, deux cuisses, tronc, tête.
12 — 1876 à Paris.	Billoir 58 ans ancien soldat médaillé.	Le Manach, sa maitresse, 30 ans.	Coups violents dans le ventre.	Ouverte vivante, a dit Bergeron. — Deux pa- quets : la tête rasée et la partie supérieure du corps sectionnée au niveau de la région lombaire ; dans l'autre paquet, le reste du tronc et les jambes.
13 — 1877 dans l'Eure	Louchard 27 ans berger.	Sa mère.		Dépeçage avec une serpe aiguisée exprès. — Tête cuite dans un four pour la rendre méconnaissable ; nom- breux débris.
14 — 1877 à Anvers.	Mestag fripier.	Sa femme, 55 ans.		153 morceaux, tous à peu près de la dimen- sion de la main. — Un sein complet, un paquet de cheveux, une boucle d'oreille.
15 — 1877 à Marseille	Vitalis 24 ans Maria Boyer 18 ans.	Veuve Boyer.	Coups de couteau — Strangulation. — Coups de pied.	Dépeçage avec un cou- teau. — Cinq frag- ments ; mutilation de la tête avec un coupe- ret. peu après la mort.
16 — 1878 à Paris.	Barré et Lebiez agent d'assurances et étudiant en médecine.	Femme Gillet.	Coups de marteau à la têt puis coups de poignard à la poitrine.	Débris dans un hôtel meublé. — Deux mem- bres supérieurs désar- ticulés au niveau de l'épaule et deux cuisses désarticulées à la han- che et au genou. Débris dans une malle au Mans : les deux jambes, la tête et, dans une petite caisse, le tronc.
17 — 1879 à Neuville- sur-Saône.	Poujard 35 ans.	Lacrotte cultivateur.		Peu après la mort. — Un bras retiré de la rivière. Dans un sac, un cadavre d'homme privé de tête et de bras
18 — 1879 à Paris.	Prévost ancien garçon boucher Gardien de la paix Vol.	En 1876 Adèle Blondin, sa maitresse. — En 1876 Lenoble, commissonnaire en bijouterie.	Strangulation pen- dant le sommeil d'après Prévost, mais probablement coups sur la tête avec une masse en fer dite boucle de tender. — Fracture de crâne.	Dépeçage à l'aide d'un couteau et d'une scie. — Nombreux mor- ceaux, la tête. — Dépeçage presque immé- diat avec couteaux et couperets. — 80 mor- ceaux. Enlèvement de la peau pour les rendre méconnaissables.
19 — 1880 à Paris.	Menesclou 20 ans Viol.	Louise Deu, 4 ans.	Strangulation	Dépeçage à l'aide d'un couteau - canif, d'un couteau de table et d'un marteau : 43 fragments
20 — 1881 à Lyon.	Ile Barbe.	Femme inconnue 35 à 45 ans.		3 fragments.

Enterrée sous le parquet d'une chambre.	Etat de la dentition, taille, coloration des cheveux, caractères de l'utérus cicatrice de brûlure.		Tous deux condamnés.	Brit. méd. Journ. 1875.
Dans la Seine, les cheveux et les entrailles dans la fosse d'aisances.		Hémorrhagie considérable, éviscération faite d'un coup avec un instrument tranchant, de haut en bas ou de bas en haut.	Condamné à mort et exécuté.	Georges Bergeron.
Jetés dans une marnière.		On l'appelait dans le village, le « Méchant ». Crime commis deux jours après les débats de l'affaire Billoir.	Condamné à mort et exécuté à Evreux	
Dans la fosse d'aisances.	Couleur des cheveux, lobe de l'oreille déchiré, utérus d'une femme ayant eu des enfants.	Emploi de la hachette et du maillet.	Condamné à mort.	
Près de la mer.	Corps reconnu à la Morgue.		Vitalis condamné à mort. Maria Boyer aux travaux forcés à perpétuité.	D ^r Rampal.
Une partie abandonnée dans un hôtel meublé à Paris, l'autre partie dans une malle laissée à lagare du Mans.	Sous le bras gauche cautéré en suppuration et encore recouvert de son pansement.	La manière dont les sections étaient faites, le procédé employé pour la désarticulation indiquaient une main exercée.	Condamnés à mort et exécutés.	Bergeron Delens Brouardel.
Dans la Saône et dans une mare.	Finesse des extrémités.		Travaux forcés à perpétuité.	D ^{rs} Rondet et Daniel Molière.
Dans les égouts, la tête a été enfouie dans un talus des fortifications. Peu d'intestins dans un fossé, les autres débris dans les égouts. Tête laissée à domicile.			Condamné à mort et exécuté.	D ^r Descouts
Dans un fourneau, dans les fosses d'aisances, dans les poches de Menesclou.	Tête reconnaissable.	Locataire de la maison.	Condamné à mort et exécuté.	D ^r Brouardel
Dans la Saône.	Les experts firent voir que la femme n'était pas atteinte de claudication.			D ^{rs} Lacassagne et Coutage.

21 — 1881 Novoi-Dereven Russie.	Roumine paysan.	Femme Roumine tuée par son mari.	Coups de bâton.	Aussitôt après la mort.
22 — 1883 à St-Brieuc.	Femme Henry.	Henry, son mari, 35 ans, meunier.	Coups de bâton sur la tête pendant l'ivresse.	Dépeçage avec une ha- chette. Six morceaux. Le lendemain du crime.
23 — 1884 à Montreuil	Pel.	Elise Bœhmer, fille Beyer, maîtresse de Pel.	Empoisonnement.	Dépeçage à la scie. Inci- nération des fragments.
24 — 1884 à Paris.	Mielle dit la Belle-Nana.	Lebon ami de Mielle.		Corps scié. Cinq frag- ments placés dans une malle. Barbe coupée aux ciseaux.
25 — 1885 à Rome.	Monterotondo Famille Tozzi Haine héréditaire contre Poggi, amoureux de la fille Tozzi.	Poggi.	Coups de couteau.	Dépeçage au couteau par la famille Tozzi réunie. Sang vendu au public, mélangé à du sang de mouton.
26 — 1885 à Slissen.	Crime de Slissen (Oran). Plusieurs assassins		Coups de feu.	Dépeçage au couteau.
27 — 1886 à Bruxelles.	Masquelier et Joséphine Rodelet sage-femme.	Femme morte des suites d'un avortement.		Couteau et couperet. Cinq fragments.
28 — 1886 à Barnas.	Fratricide de Barnas. Jean Faure, Rosine Planchier et son frère.	Claude Faure.	Barre de fer.	Scie et couteaux. Cuis- son des débris dans un chaudron. Chairs données en pâture aux porcs.
29 — 1886 à Paris.	Montrouge. — Inconnu.	Femme de 18 à 23 ans environ Inconnue		Dépeçage au couteau. Sept fragments trouvés.
30 — 1888 à Joigny.	Affaire de Joigny. — Vol. Assassins non jugés.	Vétard bijoutier.		Scie. Sept morceaux. (Bras, deux jambes, tronc en deux parties).

Morceaux épars dans une chambre.				
Dans les eaux du Couët.		Sac cousu soigneusement. Force herculéenne de la femme Henry.	20 ans de travaux forcés.	D ^r Lemoine.
Débris dans le poêle de Pel.			Condamné à mort.	Brouardel.
Dans la Seine.	Reconnu à la Morgue.		Condamné à mort.	
Dans une cave.			Antonio Tozzi et son père condamnés à mort.	
Fragments laissés près du théâtre du crime.				
Dans un coffre à la cave.		Aveux de Masquelier.		
Débris enfoui- dans un champ voisin ; osse- ments jetés dans une gorge profonde.			Jean Faure et sa femme aux tra- vaux forcés à perpétuité. Planchier se pen- dit dans sa cellule.	
Paquets trouvés dans les rues et les urinoirs.				
Dans l'Yonne.	Plusieurs complices.			D ^r Leviche.

Le résumé de ces différentes observations démontre bien comme est fréquente l'immersion de débris humains. Il y a un certain intérêt à attirer l'attention sur ce point, pour montrer l'importance d'un phénomène qui se produit sur les corps plongés dans l'eau pendant un certain temps, nous voulons parler de la macération, qui peut en médecine légale donner parfois d'utiles renseignements. Nous y reviendrons dans un instant en parlant de l'examen externe des fragments.

Qu'il nous suffise pour le moment de dire que d'autres procédés sont employés par les assassins pour se débarrasser de leur victime : la précipitation dans les fosses d'aisances après déchiquetage du cadavre, la malle, d'un emploi si courant et qui n'attire pas l'attention, envoyée à une destination quelconque et que son possesseur abandonne prudemment, à moins qu'il ne la fasse glisser dans un gouffre, loin du lieu du crime, servent aussi pour ces sinistres besognes : le feu est un moyen commode, mais lent ; les inhumations sont relativement rares, car elles ne peuvent guère se faire que dans les dépendances du domicile de l'assassin et des fouilles peuvent toujours faire reparaître les restes d'un crime. Pel, cependant, fit disparaître une de ses maîtresses en la carbonisant dans un fourneau de cuisine après l'avoir dépecée, opération qui ne demanda pas moins d'une quarantaine d'heures ; et Henri Wainwright enterra

sous le parquet d'une chambre les restes du cadavre d'Harriette Lane qu'il avait coupée en dix morceaux un an après l'avoir tuée.

Nous ne citerons que pour mémoire le cas de cette paysanne de Schlestadt qui, en 1817, tua son enfant âgé de quinze mois de trois coups de couteau à la gorge, le dépeça, le fit cuire avec des choux qu'elle fit manger à son mari; elle-même se régala de cet horrible ragoût.

Ce sont là des faits tellement monstrueux qu'ils ne peuvent être cités qu'à titre d'exceptions.

B). Mode d'emballage des fragments.

Pour ne pas éveiller les soupçons, ou pour dépister les policiers, l'assassin est souvent obligé de transporter au loin les tronçons de sa victime : après les avoir enveloppés et à la faveur de la nuit, il s'en débarrasse en les jetant dans les égoûts ou à la rivière, soit en les abandonnant dans des lieux déserts.

L'emballage des fragments peut parfois donner d'utiles renseignements par l'examen des enveloppes du paquet.

Généralement, pour éviter les taches de sang révélatrices, l'enveloppe interne se trouve être une toile imperméable, soit cirée, soit caoutchoutée, ou bien les débris sont entourés de vieux journaux qui s'imbibent du peu de sang qui peut s'écouler.

Les serviettes ou le linge marqué d'initiales fournissent parfois une charge terrible contre l'inculpé. Mais, devenus plus prudents à notre époque, les meurtriers emploient pour leur funèbre besogne des enveloppes moins compromettantes et ce sont des rideaux d'étoffe très commune ou de la toile d'emballage qu'ils utilisent pour enfermer les débris de leur victime : il est très difficile alors de diriger les recherches dans un sens bien déterminé.

La manière dont le paquet est noué, l'examen des ficelles ou des liens qui le maintiennent ne doivent pas être négligés. Dans l'affaire de la femme Henry qui tua et dépeça son mari en 1883, la façon soigneuse dont le sac contenant le corps était cousu, fit immédiatement voir au médecin légiste que c'était l'ouvrage d'une femme : le mode dont les nœuds sont faits peut parfois indiquer la profession de l'assassin, le nœud de batelier, par exemple, n'étant pas fait de la même manière que le nœud de tisserand.

C) Circonstances permettant de reconnaître approximativement où a eu lieu le dépeçage

Des corps étrangers encore adhérents à la surface de section des chairs peuvent permettre de reconnaître où a eu lieu le dépeçage : des débris de foin, des particules de charbon ou de terre indiqueront clairement la plupart du temps à quel endroit a été commis le crime.

L'examen des taches suspectes trouvées en un point déterminé serviront à compléter ces recherches. En effet, le dépeçage pratiqué même un temps assez long après la mort ne peut guère se faire sans un écoulement notable de sang qui se coagule, puis se dessèche ensuite.

L'examen de ces taches se trouve fait avec une grande précision dans le précis de Médecine légale de M. Vibert.

*D) Diagnostic des blessures faites pendant
la vie et après la mort*

Un point capital consiste dans l'étude des sections et blessures faites sur le cadavre et des mutilations qu'il a pu subir.

Dans certains cas en effet, des lésions sont faites accidentellement après le décès, par suite de chocs, de traumatismes produits par les hélices de bateaux à vapeur, les chaînes de touage, par les morsures de rats, de chiens ou d'autres animaux qui se repaissent de cadavres.

Les principaux signes qui peuvent servir à reconnaître que des blessures ont été faites pendant la vie sont l'hémorrhagie, la coagulation du sang, l'écartement des lèvres de la plaie.

L'écoulement du sang est à peu près nul sur le cadavre et c'est un détail connu de la plupart des dépeceurs qui opèrent rarement sur le corps de leur victime encore chaud, craignant à juste

raison une effusion de sang à l'ouverture de vaisseaux un peu volumineux.

Quant une blessure est faite sur le vivant, il en résulte une perte de sang plus ou moins considérable, suivant que l'hémorrhagie se fait au dehors ou dans les parties profondes. Cependant, cet aspect sanglant des plaies peut manquer dans le cas d'ouverture large permettant facilement la sortie rapide du sang, ce qui fait qu'il n'y a pas imbibition des tissus voisins.

Parfois, au contraire, la blessure très petite ne permet pas l'issue du sang au dehors, et ce n'est que par la dissection du canal de la plaie que l'on retrouve les signes d'épanchement en forme de manchon.

Certaines blessures faites pendant la vie peuvent ne pas s'accompagner d'hémorrhagie si en même temps existent d'autres plaies donnant un écoulement de sang très abondant.

Le sang qui s'écoule d'une blessure faite sur le vivant et qui se répand au dehors se coagule toujours, sauf dans des circonstances exceptionnelles et chez des sujets qui se trouvent dans un état pathologique grave.

La présence de caillots sanguins au fond d'une plaie ou sur ses bords est caractéristique des blessures faites pendant la vie, surtout si ces caillots sont adhérents et accompagnés d'une rougeur des tissus et d'une infiltration du tissu cellulaire.

S'il y a eu des contusions faites sur l'individu

vivant, nous aurons une ecchymose qui, par sa coloration, indiquera la date approximative des violences exercées : il ne faut pas les confondre après la mort avec les lividités, vergetures et sigillations cadavériques dues à l'afflux du sang dans les parties déclives : la présence d'un caillot sanguin au foyer de l'ecchymose est un indice certain de contusion produite pendant la vie.

La peau de l'homme vivant est élastique et rétractile comme le tissu musculaire. Cette propriété va en s'affaiblissant rapidement après la mort, et, un certain nombre d'heures après le décès, ce phénomène ne se produit plus; il y a là un signe important dont il faut tenir compte.

Quand un corps a été divisé en plusieurs fragments, il est utile d'examiner le degré de rétraction de la peau et des muscles pour voir si la mutilation a été faite pendant la vie ou après la mort.

Si un membre a été coupé sur un cadavre, la surface de section est presque uniforme : la peau, le tissu cellulaire, les muscles, les vaisseaux sont sur un même plan ou du moins sur une surface qui représente à peu près le trajet parcouru par le couteau. Quand la section a été faite pendant la vie ou très peu de temps après la mort, la peau est fortement retractée, les muscles le sont aussi, mais inégalement, suivant leur longueur, les vaisseaux enfoncés dans leur gaine.

Dans l'affaire Ramus, on put reconnaître, paraît-il, dans quel ordre le corps avait été mu-

tilé : les assassins avaient d'abord coupé le cou puis la jambe droite, et enfin la jambe gauche (?) M. Tourdes a pu reconnaître aussi de la même façon que des tronçons de cadavre provenaient d'une femme tuée par section du cou et dont les membres avaient ensuite été désarticulés.

En général, les dépeçages criminels ont lieu après la mort et très rares sont les cas où il fut permis de supposer qu'ils avaient été faits la personne étant encore vivante : deux fois cependant on trouve de graves blessures faites pendant la vie : c'est d'abord l'éventration de la femme Le Manach par Sébastien Billoir ; c'est ensuite la section des cuisses de Désirée Lejeune, opérée peut être à une époque où la vie organique n'était pas encore éteinte.

E) Instruments servant au dépeçage.

Quant aux instruments employés pour pratiquer le dépeçage, le plus commun, le couteau sert de préférence ; la scie ou la hachette complètent sur les os les sections faites par un instrument tranchant sur les muscles. Quand l'assassin à des notions anatomiques suffisantes, le couteau suffit seul pour détacher les membres. Il en fut ainsi dans l'affaire Barré et Lebiez. L'un d'eux, étudiant en médecine avait désarticulé les membres de sa victime avec une précision technique.

Le boucher Avinain, appelé à faire les autopsies à la prison centrale de Melun avait acquis

une grande habitude de la dissection ; il opérait avec habileté le découpage, la décollation, la désarticulation de toutes les parties du corps destinées à la Seine. Il l'avoua en pleine audience : « Il ne dépeçait pas, il désarticulait les cadavres ».

On demande parfois au médecin légiste le rapport qu'il peut y avoir entre une blessure et un instrument que l'on aura trouvé : ce rapport est difficile à établir.

Un instrument tranchant de petite dimension tel qu'un bistouri, promené sur les tissus, pourra faire une section bien plus étendue qu'un autre instrument du même genre et de dimensions considérables dont le point de contact est limité.

L'écartement de la plaie ne peut fournir la mesure de la largeur d'une lame puisque il n'y a encore là qu'une affaire d'élasticité et de contractilité des tissus : de plus, cet écartement variera suivant la tension de la peau en un point déterminé, le genou par exemple ou le coude étant fléchis ou étendus : Les os gardent plus fidèlement les empreintes, de même certaines séreuses comme le péricarde.

La forme du tranchant a une grande influence sur l'étendue et la profondeur des plaies, les tranchants convexes pénétrant plus profondément que les tranchants droits ou concaves.

La serpe, la faucille, la cognée agissent en même temps par leur poids comme objet contondant, entaillent profondément les os ou les fra-

cassent faisant ainsi des blessures caractéristiques le plus souvent de l'arme employée.

Quand il s'agit d'examiner l'état des sections, on peut reconnaître si elles ont été faites par une lame plus ou moins bien aiguisée produisant ou non des hachures de chairs ; si c'est une serpe chaque coup donné marque son empreinte et les allées et venues d'une scie produisent une bouillie sanguinolente de muscles : son passage sur la surface de section des os est très net et l'on peut toujours retrouver de la sciure d'os.

*F) Diagnostic entre le dépeçage criminel
et les blessures et mutilations accidentelles*

Certains animaux tels que les rats, les loups, les chacals, les chiens, les oiseaux de proie se repaissent de cadavres : il ne faut pas confondre les lésions ainsi produites avec le véritable dépeçage. On les reconnaîtra aux empreintes de dents, griffes, ongles ainsi qu'à la forme et au siège des mutilations, celles-ci portant habituellement sur les parties qui ne sont pas protégées par les vêtements, telles que les mains et la figure.

Quand les vêtements sont lacérés il s'agit encore généralement de blessures produites par des animaux carnassiers, le dépeceur opérant toujours sur le cadavre nu.

De même le broiement des muscles et des os, l'arrachement des membres, l'ouverture irrégu-

lière du thorax et de l'abdomen mettront immédiatement sur la bonne voie.

D'autres cas peuvent se présenter : les lésions produites par accidents de chemin de fer sont remarquables par leur étendue et leur gravité : le corps peut être coupé par les roues du train en plusieurs morceaux ; il y a des arrachements considérables produits par le choc du cendrier et des chasse-pierres de la locomotive : tout est broyé par une force énorme et l'on peut dire qu'il n'y a pas de causes produisant de pareils effets.

L'hypothèse que l'on peut faire parfois dans les cas de ce genre est celle d'une personne assassinée en wagon et jetée par la portière, ou assassinée puis étendue sur les rails pour faire croire à un suicide ou un accident.

Nous pourrions alors avoir le caractère des blessures faites après la mort et les circonstances précédant l'évènement, pourront toujours permettre de rétablir la scène du crime et prouver que ces blessures ne sont pas le fait d'un dépeçage criminel tel que nous l'avons défini.

Dans un accident de ce genre survenu à Venissieux (Isère) le 11 juillet 1882, M. le professeur Lacassagne, a constaté qu'il y avait le long des rails sur une étendue de 40 à 50 centimètres des débris humains, morceaux d'organes, lambeaux de peau, fragments d'os et de doigts et des morceaux de vêtements déchirés et tachés de sang.

Le thorax présentait de nombreuses blessu-

res faites de dedans en dehors et produites par les fragments pointus de la cage thoracique broyée par les roues du train. Tous ces faits lui permirent d'écarter absolument l'idée de crime et de considérer la mort comme le résultat d'un suicide ou d'un accident.

Les explosions sous toutes leurs formes, soit qu'il s'agisse d'engins de guerre, d'inflammation de gaz ou de substances détonantes, produisent sur le corps humain des dégâts et des mutilations en rapport avec la puissance de l'agent qui est en cause : on ne se méprendra jamais sur leur origine.

Les plus grandes causes d'erreur qui puissent exister portent sur les mutilations chez les noyés. Il faut savoir distinguer les violences criminelles faites sur la personne encore vivante et les violences accidentelles auxquelles a été soumis le cadavre de la même personne pendant un séjour plus ou moins prolongé dans l'eau.

On observe le plus souvent ces lésions sur les noyés retirés de la Seine : elles ont été décrites en 1879, par M. le Dr Delens dans les *Annales d'Hygiène publique*.

Ce sont les blessures faites par les coups de crocs donnés pour harponner le cadavre ; le choc des étraves et des hélices de bateaux : le corps du noyé peut être coupé en deux sur la chaîne de touage, cela se produit d'autant plus facilement que la putréfaction est plus avancée et a diminué d'autant la résistance du squelette.

Toutes ces causes seront passées en revue et un examen attentif des mutilations faites de cette manière fera presque toujours éviter une méprise sur leur origine.

Des pièces anatomiques ou provenant d'amphithéâtres peuvent à la rigueur être abandonnées par leurs possesseurs et faire naître l'hypothèse d'un crime ; il faudra dans ce cas rechercher la présence d'une injection conservatrice et voir si la pièce n'a pas été l'objet d'études particulières. Sur des fragments très anciens et desséchés il est difficile de se prononcer et l'avis des experts peut se trouver en défaut. Quant aux pièces des amphithéâtres d'hôpitaux provenant d'amputations, il est difficile d'admettre qu'on puisse les transporter au dehors et il n'y a pas je crois d'exemple de faits de ce genre dans les sujets qui nous intéressent.

Mobiles du criminel

Le but d'un assassin en dépeçant un cadavre est presque toujours d'en faciliter le transport et de tromper sur son identité. C'est même cette dernière préoccupation qui paraît l'emporter dans l'esprit des meurtriers modernes, aussi la tête qui à elle seule peut faire reconnaître la victime, n'est-elle généralement pas réunie aux autres débris ; elle est cachée plus soigneusement que le reste, ou détruite par un procédé quelconque ; tel le cas du berger Louchard qui

fit cuire la tête de sa mère dans un four pour la rendre méconnaissable.

Tout récemment un cadavre de jeune homme fut trouvé coupé en morceaux à Paris, les débris formant deux paquets furent jetés en deux endroits différents, rue des Platrières et faubourg Saint-Denis : la tête avait été l'objet de mutilations ayant pour but de le défigurer ! le cuir chevelu était arraché, le nez et une partie de la lèvre supérieure coupés ; il est évident que dans ces conditions les reconnaissances deviennent très difficiles sinon impossibles.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'unique mobile du criminel en dépeçant le cadavre est de chercher à faire disparaître les traces de son crime.

D'Antragues, lieutenant de Cartouche, tuant sa maîtresse au cours d'une querelle, Delacollonge étranglant aussi sa maîtresse accidentellement, à son dire, en essayant s'il lui ferait bien mal en lui serrant le cou, Barré et Lebiez assommant la femme Gillet et la transperçant de coups de poignard dans la poitrine pour la voler, Menescloü carbonisant en partie la petite Louise Deu, âgée de 4 ans, après l'avoir violée et jetant le reste du corps dans les fosses d'aisance, tous ces meurtriers n'ont cherché qu'à se débarrasser sans laisser de traces d'un corps compromettant.

Cependant d'autres mobiles peuvent être mis en jeu : dans le drame de Monterotondo, la vengeance est seule en cause.

Dans le courant de l'année 1884, un jeune homme Menicuccio Poggi, devient amoureux de la cadette des demoiselles Tozzi, Carolina.

Une nuit, le frère de la jeune fille, Antoine Tozzi, attira sous un prétexte Poggi en sa maison. Il le tua, le dépeça en présence de son père, de sa mère, de sa sœur aînée Guiditta, avec leur aide, et le lendemain le sang du mort fut vendu au public mélangé à du sang de mouton. Comme on le voit il s'agit ici d'une vendetta et le but de la famille Tozzi, en dépeçant Poggi, était moins de céler son cadavre que de l'outrager encore après sa mort, puisque la femme Tozzi arracha le couteau des mains de son mari pour couper les parties génitales de la victime.

La folie peut, en certains cas, pousser un homme à commettre de telles monstruosité. Témoin le fait suivant rapporté par Maudley.

Un clerc d'avoué d'Alton rencontre un jour, en se promenant, plusieurs petites filles et en emmène une dans un champ voisin. Quelques heures après, on découvrit les restes affreusement mutilés de cette jeune fille : une perquisition faite chez le coupable fit découvrir cette note caractéristique soigneusement classée dans son journal de tous les jours.

« *Tué aujourd'hui une petite fille, c'était chaud et bon.* » La folie ne fut cependant pas admise dans ce cas, malgré une hérédité douteuse, le coupable fut condamné à mort et pendu au grand applaudissement de toute la presse.

IV. — **Examen des fragments d'un corps dépecé**

En présence de débris humains, l'expert doit dresser un signalement, aussi précis que possible, qui permette d'établir ultérieurement l'identité de la victime : le médecin doit rechercher et consigner dans son rapport tous les signes corporels, toutes les particularités de conformation physique qui peuvent faire reconnaître l'inconnu.

Deux causes principales rendent cette expertise difficile : d'abord la fragmentation presque constante des débris cadavériques qui constitue parfois un véritable déchiquetage, ensuite la décomposition avancée du cadavre due à ce que, grâce au dépeçage, le meurtrier parvient à cacher son crime pendant un temps assez long.

Comment le médecin expert va-t-il résoudre ce problème ?

Deux sortes d'examens s'imposent : l'examen externe de beaucoup le plus important dans le cas qui nous occupe, comprendra la recherche de l'âge, du sexe, de la taille, de la profession de l'individu s'il y a lieu. Tout ce qui peut fournir un point de repère pour la justice doit être noté avec soin ; tels sont l'état de la nutrition, les traces de certaines maladies, les ulcères, signes anormaux, taches, cicatrices, tatouages, augmentation ou absence de quelque membre, etc.

Puis il faut noter les signes de putréfaction ou de macération sur les fragments jetés à l'eau, qui seront d'un grand secours pour déterminer approximativement la date de la mort. La couleur des cheveux, de la barbe, des yeux ne seront pas négligés non plus que l'état de la dentition et la présence d'objets étrangers dans les ouvertures naturelles de la face ou sur la surface des sections.

On examinera attentivement les morceaux pour y découvrir les lésions qu'ils peuvent présenter ; il convient alors d'en indiquer la forme, la direction, par rapport à quelques points de repère, leur longueur, leur largeur en mesures symétriques. Il faut reconnaître l'état des bords des sections et des parties voisines en prenant garde de ne pas assimiler à des blessures des altérations de la peau qui n'ont évidemment aucun rapport avec la cause de la mort, telles que les érosions, les traces de manœuvres de sauvetage, de dents de rongeurs et autres semblables que nous avons appris à déterminer plus haut.

L'examen interne, moins important, consistera à ouvrir les trois principales cavités, tête, poitrine, abdomen.

Ces données étant posées, essayons de reconstituer l'identité d'un cadavre coupé en morceaux.

Détermination de l'âge

La détermination de l'âge ne peut être faite qu'avec une certaine approximation, et un observateur exercé ne peut fixer l'âge d'un adulte qu'à cinq ou six années près.

La peau commence à se rider vers la trentième année ; les rides apparaissent d'abord à la commissure externe des paupières (patte d'oie), puis au front et sur les autres parties de la figure ; le pli qui va des ailes du nez aux commissures de la bouche est un des premiers à se creuser et à s'accroître ; les rides se forment ensuite sur le cou et les mains ; le teint ne présente plus la fraîcheur de la première jeunesse.

A un âge plus avancé, et surtout chez les vieillards, la peau est ordinairement sèche, amincie, parcheminée ; les veines se dessinent en réseaux bleuâtres proéminents ; des dépôts pigmentaires se produisent sous forme de taches jaunâtres.

Certaines affections peuvent encore fournir des signes d'âge ; telles sont le prurigo, le pemphigus, l'eczéma chronique et des ulcérations qui semblent résulter de l'atrophie partielle de la couche épithéliale de la peau.

Le système pileux offre des particularités auxquelles on ne peut accorder une grande confiance, vu que dans leur étude la règle souffre de nombreuses exceptions.

Il ne faut pas trop prendre la *calvitie* en con-

sidération ; il est d'observation courante de voir des hommes de 30 ou même de 25 ans complètement chauves alors que certains vieillards ont conservé une chevelure aussi abondante que celle des jeunes gens.

La *canitie* peut fournir des données plus précises. Elle commence ordinairement à apparaître vers l'âge de 35 ans : ce sont les cheveux de la région temporale qui blanchissent les premiers, puis quelques uns des poils de la barbe. Le blanchiment gagne ensuite très lentement la barbe et la chevelure ; celle-ci blanchit ordinairement moins vite que celle-là. Les poils du corps, ceux du sternum, du pubis et de l'aisselle sont ceux dont le blanchiment est le plus tardif.

Les ongles chez les personnes d'un âge très avancé deviennent secs, friables, s'atrophient par places et présentent quelquefois des taches pigmentaires.

Un bon signe de vieillesse est constitué par l'arc sénile de la cornée ou *gerotoxon* ; il se présente sous forme d'une ligne blanchâtre et opaque qui occupe l'un des points de la périphérie de la cornée, apparaissant ordinairement en premier lieu à la partie supérieure de cette membrane, pour s'étendre ensuite de façon à former un anneau complet qui peut atteindre un et deux millimètres de largeur.

L'arc sénile apparaît rarement avant 60 ans ; il n'existe pas constamment chez tous les vieillards.

L'étude des divers viscères ne peut guère fournir d'indications précises et utiles pour la détermination de l'âge. Les organes subissent cependant des modifications importantes : les parois du tube digestif par exemple s'amincissent, la vessie diminue de capacité et souvent ses parois sont hypertrophiées (vessies à colonnes) : les reins diminuent de volume (reins séniles), les artères deviennent athéromateuses, etc., etc., mais toutes ces modifications ne sont pas constantes ; elles peuvent apparaître à des époques très diverses et quelquefois sous des influences pathologiques, de sorte qu'elles ne fournissent pas un point de repère réellement utile pour la détermination de l'âge.

Chez la femme, l'état des ovaires indique si la ménopause est ou non effectuée : l'état de l'utérus permettra de dire si elle a eu ou non des enfants.

Des vésicules fortement dilatées, des foyers hémorrhagiques, des corps jaunes, des cicatrices témoignent de l'activité de l'ovaire pendant la fécondité : à la ménopause l'organe se flétrit et diminue rapidement : l'ovulation cesse ; les vésicules se rapetissent et s'oblitérent ; le parenchyme disparaît, il ne reste plus qu'un stroma fibreux à surface muqueuse qui lui-même devient graisseux et finit par s'effacer. Comme signe d'un âge avancé on peut noter la disparition presque complète de ces organes.

L'utérus peut donner comme signes d'âge la

variation que présente l'épaisseur des parois, plus prononcée au col qu'à la partie supérieure, jusqu'à l'âge de cinq à six ans, uniforme ensuite jusqu'à la puberté, après laquelle le corps surpasse le col en épaisseur ; le tissu de l'organe est alors mou et rougeâtre. La matrice subit de notables changements de forme ; elle est allongée d'abord, puis le corps s'accroît chez l'adulte et elle prend une forme triangulaire par les progrès de l'âge, elle devient irrégulièrement arrondie, dure et blanchâtre, atrophiée, difficile à trouver au fond du bassin.

Des changements notables sont produits par les gestations ; les dimensions moyennes pendant la période de fécondité sont 6 centimètres de longueur, 4 de largeur et 2 d'épaisseur avec un poids de 35 à 45 grammes, pour l'utérus vierge. Les mesures sont 7, 5 et 3 centimètres, 60 à 70 gr. lorsque les femmes ont été mères. Par les progrès de l'âge, l'utérus devient plus globuleux, le poids descend entre 17 et 31 gr. et même au-dessous. Les parois de l'organe se dessèchent et présentent à peine quelques fibres musculaires ; la cavité diminue : celle du corps et du col peut être séparée par un rétrécissement qui a fait désigner cet organe sous le nom d'*utérus bicameratus vetularum* (Mayer). On trouve souvent des corps fibreux sous la tunique péritonéale, des granulations à la surface interne. Les trompes sont presque toujours oblitérées. L'épithélium vibratile de l'utérus et des trompes

paraît manquer avant la puberté et après l'âge critique. Les parties externes sont flasques, les nymphes disparaissent avec les rides du vagin qui se raccourcissent notablement. Les glandes mammaires peuvent par la présence de colostrum ou de lait, indiquer l'état de gestation de la femme ou un accouchement récent.

Dans la vieillesse, les canalicules s'oblitérent et la glande se flétrit; cette atrophie peut coexister avec la persistance du tissu graisseux dans la mamelle.

Au système osseux se rattachent les caractères les plus durables et les plus sûrs; l'âge est indiqué par le degré d'ossification, par les dimensions et la forme, par la structure et la composition chimique des os.

Le développement peut se diviser en trois périodes qui sont caractérisées : la première par l'ossification des corps des os; la seconde par l'apparition de points osseux dans les os courts et plats et dans les épiphyses des os longs; la troisième par la soudure des épiphyses au corps des os.

Le système osseux n'acquiert son complet développement que vers l'âge de 30 ans. L'état du squelette peut donc fournir des points de repère dont les principaux sont indiqués ci-dessous et qui permettent de déterminer avec une approximation suffisante l'âge d'un individu au-dessous de 30 ans.

De 1 an à 18 mois, on trouve des points osseux dans les cartilages de l'extrémité infé-

rière de l'humérus et du cubitus, dans les têtes du fémur et de l'humérus, dans les extrémités supérieures et inférieures du tibia.

A 2 ans, dans l'extrémité inférieure du radius et dans celle du péroné.

A 3 ans, petite tubérosité de l'humérus, grand trochanter.

De 3 ans $1/2$ à 4 ans épitrochlée et rotule.

De 4 à 5 ans, point postérieur de l'olécrane, extrémité supérieure du péroné.

De 5 à 6 ans, extrémité supérieure du radius, tête des quatre derniers métacarpiens et métatarsiens.

De 6 à 7 ans, extrémité supérieure des phalanges de la main, extrémité postérieure des phalanges du pied.

De 8 à 9 ans, extrémité inférieure du cubitus, petit trochanter.

De 13 à 14 ans, trochlée, épicondyle, tubérosité antérieure du tibia.

De 15 à 16 ans, épiphyses des vertèbres et de l'os iliaque.

De 16 à 18 ans, épiphyses marginales du sacrum et de l'omoplate.

De 18 à 20 ans, l'épitrochlée, les trois épiphyses de l'extrémité supérieure du fémur, celles des métacarpiens, des métatarsiens et des phalanges se soudent aux corps de ces os.

A 20 ans, soudure des épiphyses supérieure et inférieure du péroné et de l'épiphyse inférieure du fémur.

A 25 ans, soudure de l'extrémité sternale de la clavicule et de la crête de l'ilium.

De 25 à 30 ans, soudure de la première vertèbre sacrée avec les autres, du sphénoïde avec l'occipital et des épiphyses du corps des vertèbres.

Au-delà de 30 ans, l'âge ne peut plus être déterminé par l'état du squelette que d'une façon beaucoup moins précise.

Dans la vieillesse, le tissu spongieux diminue et s'atrophie : le canal médullaire des os longs augmente de diamètre et de longueur ; les parois de tissu compact s'amincissent.

Vers 40 ans, l'ossification de l'appendice xiphoïde est presque complète, le coccyx se soude au sacrum, les cartilages costaux commencent à présenter quelques noyaux calcaires qui augmentent de nombre et d'étendue avec les années.

Le crâne fournit des indices importants. Les sutures coronale, bipariétale et lambdoïde commencent à s'effacer vers 35 ou 40 ans : la fusion des os se fait en premier lieu au niveau de leur table interne et gagne ensuite leur face externe : il est rare que l'effacement des sutures soit achevé avant l'âge de 80 ou 85 ans. Les crânes séniles présentent parfois un amincissement partiel, une atrophie limitée, mais très apparente, effectuée aux dépens de la table externe de l'os et siégeant principalement au niveau des bosses pariétales. Comme indices d'un âge très avancé, nous avons encore la soudure du corps des vertèbres à leur face antérieure : ces adhérences

immobilisent l'attitude courbée des vieillards; de même nous pourrions observer l'ossification du larynx et des anneaux de la trachée.

L'état de la dentition complète les renseignements fournis par le squelette par la date d'apparition de celles-ci : de plus leur état donne d'autres signes importants d'identité : le mode d'implantation des dents, la carie, la fracture, l'obturation ou l'absence de certaines d'entre elles, les dents artificielles ont pu servir à reconnaître une personne.

Certains dentistes dressent et gardent la description exacte de la dentition de leurs clients. Un tel document permet de reconnaître l'identité d'un individu, même lorsque le reste du corps est entièrement méconnaissable. Lors de l'incendie du bazar de la charité, on a pu identifier par ce procédé deux femmes carbonisées : les diverses particularités de la dentition se retrouvaient de façon à ne pas laisser de place au doute. De même un dentiste peut reconnaître aussi que telle pièce de prothèse a été fabriquée par lui et établir ainsi l'identité du cadavre.

Il faut mentionner aussi certains signes qui permettent quelquefois de reconnaître qu'un individu était fumeur. Le plus caractéristique est l'échancrure produite par le tuyau de la pipe sur les dents (incisives, canines) qui se correspondent aux deux mâchoires. L'ensemble de ces échancrures forme une sorte de cercle. Ce n'est guère que chez les individus qui fument depuis long-

temps la pipe en terre que ce signe est bien accentué. C'est ainsi qu'on put l'observer lors de l'affaire Ramus, et ce fut ce qui mit sur la trace de la victime. Le bout d'ambre, de bois ou de terre enveloppé de ficelle, laisse en général les dents à peu près intactes. En outre, les fumeurs ont les dents colorées en noir, principalement à leur face linguale.

Disons en terminant que certaines fièvres éruptives ou infectieuses du jeune âge laissent des traces indélébiles sous forme de stries transversales.

Détermination du sexe

Il arrive souvent que dans les cas de dépeçage criminel, les organes génitaux externes et internes ont complètement disparu, soit que le meurtrier ait fait subir cette mutilation à sa victime, soit que la putréfaction ait accompli son œuvre.

Dans ce dernier cas, il est bien rare que l'on ne puisse retrouver des traces de l'utérus qui est un des organes les plus résistants du corps humain, mais en admettant même qu'il en soit ainsi, les caractères du squelette permettent encore presque toujours de résoudre cette question.

En général, le squelette de la femme est plus grêle que celui de l'homme ; les os, moins volumineux, ont des extrémités moins grosses, des tubérosités moins saillantes, des empreintes

d'insertions tendineuses moins marquées que sur les ossements masculins.

Le bassin offre surtout des caractères spéciaux. Chez la femme, le bassin est beaucoup plus large et évasé, les fosses iliaques plus étalées et moins concaves.

Le petit bassin est également plus large, plus évasé dans le sens transversal chez la femme : sa paroi postérieure est plus concave, sa paroi antérieure ou pubienne est plus large et moins haute. Les trous sous-pubiens sont plus grands et triangulaires chez la femme ; ils sont irrégulièrement circulaires chez l'homme ; les branches ischio-pubiennes sont plus minces chez la femme. La hauteur totale du bassin est plus considérable chez l'homme.

En somme, tous les diamètres ont plus de largeur et toutes les parois osseuses ont moins de hauteur que chez l'homme.

Chez la femme, le thorax diminue par suite du port du corset. Les épaules sont plus basses, les articulations scapulo-humérales plus rapprochées l'une de l'autre ; les clavicules plus allongées et moins courbes, de manière à laisser plus de largeur à la poitrine. Les membres supérieurs sont plus courts, les poignets plus obliques en dedans. Les pieds sont plus petits de même que les mains.

Les articulations sont moins serrées, les crêtes iliaques sont très évasées et déjetées en dehors, ce qui donne une grande largeur aux

hanches. L'intervalle d'une des épines antéro-supérieures à l'autre, est de 24 à 27 centimètres, il est de 27 à 30 centimètres entre les crêtes iliaques; la symphise pubienne n'a que 0,041 de hauteur et 0,014 d'épaisseur.

L'arcade du pubis est large de 95 à 108 m/m à sa base, de 27 à 34 m/m seulement à son sommet.

Sa hauteur est de 68 m/m et le $1/2$ cercle osseux qui la constitue est dejeté en avant et en dehors.

Quant au crâne, Broca pense qu'il est en général possible de reconnaître s'il est masculin ou féminin. Chez la femme, la tête est plus rétrécie en avant, plus allongée en arrière.

A la tête, la glabella est plus prononcée chez l'homme; elle existe à peine chez la femme. Les sinus frontaux sont plus développés, les arcades sourcilières plus épaisses chez l'homme. La mâchoire inférieure de la femme est plus mince, ses branches moins larges; les dents sont plus petites.

Ajoutons que le développement abondant du tissu cellulaire sous-cutané sera un bon indice de l'identité sexuelle; il en est de même dans un sens opposé pour l'importance du développement du système musculaire.

La finesse de la peau ainsi que sa blancheur, le peu ou l'absence de développement des poils sur la surface du corps pourront faire penser que les débris proviennent d'un cadavre de femme; cependant dans l'affaire Poujard, un bras, que

ses proportions, son élégance, sa blancheur firent prendre pour un bras de jeune fille, fut reconnu ensuite pour celui de Claude Lacrotte, cultivateur à Lissieu (Rhône).

Comme on le voit, il faut toujours se tenir sur une certaine réserve et ne pas se prononcer à la légère sur des apparences qui peuvent être parfois trompeuses.

Détermination de la taille

Dans les cas de dépeçage criminel, où les os sont désarticulés, on peut quand bien même on n'en posséderait que quelques-uns, un ou deux seulement, déterminer assez exactement la taille de l'individu auquel ils ont appartenu, au moyen du tableau ci-dessous qui indique comparative-ment à la taille générale la longueur proportionnelle des diverses parties du squelette et celle de chacun des os des membres mesurés sur vingt cadavres.

C'est à l'aide de ce tableau que dans l'affaire Poujard, M. Mollière a pu, au moyen du bras, déterminer assez exactement la taille de Lacrotte.

Taille mesurée du vertex à la plante des pieds	Tronc mesuré du vertex à la symphyse pubienne	Longr des extrémités supérieures depuis l'acromion	Longr des extrémités inférieures depuis la symphyse pubienne	FÉMUR	TIBIA	PÉRONE	HUMÉRUS	CUBITUS	RADIUS
m. c.	c.	c.	c.	c.	c.	c.	c.	c.	c.
1.38	70	55	68	32	27	26	24	19	17
1.43	71	65	72	38	31	30	27	22	10
1.45	70	67	75	40	32	31	29	22	20
1.47	74	60	73	38	32	31	26	21	19
1.49	74	65	75	38	32	31	29	22	20
1.54	75	69	79	40	33	32	19	24	21
1.60	80	75	80	45	38	33	32	26	24
1.64	81	71	84	44	36	35	30	26	24
1.65	75	72	90	45	38	37	32	27	25
1.67	80	76	87	45	38	37	21	27	24
1.69	85	72	84	44	36	35	31	25	22
1.70	82	75	88	46	38	37	32	27	25
1.75	86	76	89	46	39	38	32	26	25
1.77	89	78	88	46	38	37	33	28	25
1.78	90	75	88	46	37	36	33	26	24
1.79	91	77	88	46	38	37	33	27	24
1.80	52	77	88	46	40	39	22	27	25
1.83	95	78	88	46	39	38	34	28	25
1.85	90	78	93	47	43	42	33	27	25
1.86	95	78	81	47	39	38	33	27	25

Quand on possède plusieurs segments de cadavre, il faut, pour s'assurer qu'ils appartiennent bien à la même personne, réunir les différents morceaux aussi exactement que possible, puis si les surfaces de section concordent parfaitement, mesurer la longueur totale des segments mis bout à bout. Nous renvoyons pour cette manière de procéder à la lecture des observations qui suivent.

Signes particuliers d'identité

Une conformation spéciale d'un individu inconnu, une malformation, une mutilation, une augmentation ou absence de quelque membre aideront quelquefois puissamment à sa reconnaissance.

Ainsi, dans l'affaire Dautun, il fallait démontrer que l'individu assassiné et mutilé, que l'on supposait être Auguste Dautun, avait une jambe plus courte que l'autre. L'examen établit d'une façon certaine que cet homme avait dû avoir dans son enfance une maladie des deux articulations coxo-fémorales qui avait très certainement entraîné une claudication ou un balancement désagréable du corps. La mensuration des os prouva que la jambe droite était plus courte que la gauche. Dès lors, il était impossible de douter que l'on ne fut en présence du cadavre du malheureux Dautun.

Dans l'observation XIX ou de l'île Barbe, au moment où l'on croyait reconnaître la femme coupée en morceaux à une claudication chronique dont on espérait retrouver les traces, l'examen des articulations et la mensuration des os faits par MM. Lacassagne et Coutagne, vinrent démontrer que cette claudication n'avait jamais existé et l'identité ne fut pas établie.

L'état de la nutrition, les traces de certaines maladies comme les ulcères, les pièces de pansement, les signes anormaux, tels que taches, *nœvi* pigmentaires, cicatrices, doivent être recherchés avec soin : il ne faut négliger aucun petit détail qui, souvent, aura une immense importance en justice.

L'identité de Ramus fut établie par la présence d'un ancien ulcère à la malléole interne droite et d'un signe verruqueux à l'avant-bras droit.

Les signes pathologiques qui firent reconnaître le cadavre d'Harriette Lane (observat XI), furent : une cicatrice de brûlure signalée par la famille avant que les médecins l'eussent reconnue, et l'examen de l'utérus qui prouva que cette femme avait eu au moins un enfant.

Observat XV. — La simple présence d'un cautère en suppuration sur le bras de la femme Gillet a permis dès le début de cette affaire d'établir son identité.

Tatouages

L'expert ne doit jamais oublier de rechercher et de décrire avec détails les tatouages qui peuvent se trouver sur le corps d'un individu inconnu. Il serait même bon, dans certains cas, de reproduire ces tatouages par le procédé qu'a indiqué M. Lacassagne. On applique une toile transparente sur le dessin, on le calque avec un crayon ordinaire, puis on passe ensuite les traits à l'encre bleue, rouge ou noire, suivant le modèle que l'on a sous les yeux.

Par ce moyen, les reconnaissances sont rendues beaucoup plus faciles de deux manières : les dessins tatoués peuvent faire reconnaître un inconnu par les personnes qui ont vécu près de lui ; de plus ils donnent d'utiles indications sur la profession ou les habitudes de l'individu.

Des ouvriers se font tatouer les instruments de leur profession ; d'autres fois, c'est un nom, une date qui peuvent avoir une signification importante. Les images ou inscriptions obscènes sont très fréquentes : quelques-unes, par leur nature, indiquent des habitudes de pédérastie. (Serpent avec la tête dirigée vers l'anus, botte sur la verge).

Sur le cadavre, alors même que la putréfaction ou une cause accidentelle auraient enlevé le derme, il faudrait examiner avec soin l'état des

lymphatiques et des ganglions de la région pour y rechercher la matière colorante.

Les tatouages ont donc une grande importance au point de vue médico-légal. Comme l'a dit M. Lacassagne, ce sont de véritables cicatrices parlantes.

Profession

Un grand nombre de professions manuelles exercées pendant longtemps déterminent des modifications spéciales et plus ou moins durables de diverses parties du corps.

Les mains surtout présentent ces stigmates professionnels : l'usage d'un instrument agissant toujours sur le même point finit par amener un épaissement de l'épiderme, un durillon qui, par son siège, donne d'utiles renseignements.

Chez les ouvriers à marteau, c'est à la base des doigts, sur la face palmaire de la main droite que se trouve cet épaissement ; chez les ébénistes, la pression du rabot détermine des callosités à la face interne du pouce et de l'index droits.

Les brunisseuses, qui maintiennent fortement l'objet à polir entre le pouce et l'index gauches, tandis qu'elles tiennent à pleine main le brunissoir de la main droite, présentent un calus sur la face dorsale et le bord radial de l'index, à la tête du deuxième métacarpien, à l'extrémité de la

face palmaire du pouce gauche, et à la main droite un calus qui occupe toute la face palmaire.

Parfois, au contraire, l'épiderme est usé ou détruit par suite d'un frottement doux et continu ou par l'action de substances acides ou alcalines; cet état s'observe chez les boyaudiers, les dévideuses de cotons de soie, les écosseuses de pois, les fileuses de lin, etc.

Chez les ouvrières qui manient l'aiguille, la peau de l'extrémité de l'index gauche, principalement sur le bord externe, est rugueuse, épaisse et noire, en raison des innombrables piqûres que supporte cette région.

La coloration de la main est caractéristique de certaines professions : les teinturiers, les ouvriers qui manient le fer ou le charbon présentent aussi sur l'épiderme et sous les ongles une coloration spéciale que nous trouvons encore, mais à un degré moindre sur le pouce et l'index des fumeurs de cigarettes.

Différentes poussières ou substances organiques se trouvent parfois dans le bord libre des ongles ou incrustées dans l'épiderme ; il est important d'en faire l'analyse : telles sont le fer, le cuivre, l'or, l'argent, le plomb, le mercure, l'amidon, la farine, le tripoli, la nacre, etc.

La taille des ongles ou leur usure sont encore l'indice de certains métiers.

Les dentelières se coupent l'ongle de l'index droit très court et le laissent au contraire très long à l'index gauche.

La main peut être déformée; les blanchisseuses qui pendant de longues années ont serré le manche de leur battoir ne peuvent plus étendre complètement les doigts de la main droite.

Les repasseuses ont une distension très grande des ligaments palmaires et métacarpophalangiens des quatre derniers doigts.

L'empreinte professionnelle peut se rencontrer aussi ailleurs qu'aux mains.

L'épaississement de l'épiderme, les durillons s'observent aux genoux chez les bitumiers, les parqueteurs, les couvreurs, etc., à la face antérieure de la cuisse gauche et au sternum chez les cordonniers, aux coudes chez les bijoutiers.

Il faut encore mentionner l'usure des poils en certains points : à la face externe des jambes chez le tailleur, à la face interne des jambes chez les cavaliers.

Les os ou articulations peuvent être déformés. Le sternum est déprimé chez les cordonnier, les charrons. Les vigneronns sont courbés en deux. Les cavaliers ont les jambes arquées.

On peut parfois trouver une irritation de la peau ou une intoxication professionnelle : liseré saturnin des gencives : symptômes de l'empoisonnement chronique par le plomb, le mercure et le phosphore.

Anthropométrie. — Il peut arriver que la victime ne soit pas d'une catégorie d'individus très recommandable et aie déjà eu maille à partir avec la justice. Dans ce cas, le signalement

de l'inconnu peut se retrouver grâce à la méthode de M. Bertillon, parmi une foule d'autres, et cela d'une façon sûre et rapide. On arrive à ce résultat par les longueurs de certains os déterminés, longueurs qui sont immuables à partir de l'âge adulte.

La photographie de l'inculpé et surtout les signes particuliers, relevés avec soin, viennent apporter un complément au signalement, sans parler des tatouages qui présentent une grande importance, comme nous l'avons déjà vu.

Enfin, les empreintes des quatre premiers doigts de la main droite, achèvent complètement l'identification.

Date de la mort

Il importe en médecine légale, et c'est une question que l'on pose souvent à l'expert, d'assigner une date à la mort d'un individu. Ce renseignement est important en ce sens qu'il permet d'arriver approximativement à l'époque où le crime a été commis : les recherches sont ainsi limitées, et le travail de la police rendu plus facile.

Après la mort, le cadavre se refroidit graduellement jusqu'à ce que sa température se trouve en équilibre avec celle du milieu ambiant ; elle peut même descendre plus bas par suite de l'évaporation qui se fait à la surface des téguments.

Dans les cas de dépeçage c'est un phénomène que l'on observe rarement, les assassins ne coupant presque jamais le cadavre de leur victime encore chaud : ce n'est qu'un certain nombre d'heures après le meurtre, qu'ils pratiquent cette opération et, alors, trois choses peuvent se présenter : la rigidité cadavérique ne s'est pas encore manifestée, quoique le corps se trouve complètement refroidi, ou bien elle existe, ou bien elle a disparu.

La rigidité apparaît en général de deux à six heures après la mort : au bout de dix-huit ou vingt-quatre heures, elle est généralisée ; elle cesse après trente-six à quarante-huit heures. Cette règle n'est d'ailleurs pas absolue et divers facteurs, tels que le surmenage, les grandes chaleurs, feront varier, dans de larges mesures, la date d'apparition de la rigidité cadavérique.

Du reste, le médecin légiste a rarement à intervenir à ce moment, le meurtrier n'étant presque jamais inquiet pendant sa funèbre besogne.

Presque toujours c'est à une époque plus avancée de la décomposition que le médecin sera appelé, c'est-à-dire quand la putréfaction des fragments est déjà commencée.

Putréfaction. — Les signes de la putréfaction sont d'un précieux secours en médecine légale pour fixer la date de la mort d'un individu. On peut dire, d'une façon générale, que la mort est récente tant que l'on ne constate pas de signes de putréfaction ; elle devient plus ancienne

quand celle-ci commence et à partir de ce moment, suivant les processus cadavériques, on pourra, par les phases différentes de ce phénomène, assigner une date assez exacte au décès de l'individu mis en cause.

Mais, la marche de la putréfaction peut être influencée de différentes manières : très rapide en été, elle sera, en hiver, considérablement retardée. Elle n'aura pas les mêmes caractères dans les différents organes, et pourra varier encore par le genre de mort, le dépeçage du cadavre et les différents milieux où elle pourra se produire.

La putréfaction est la décomposition que subissent les corps privés de la vie ; à partir du moment où la circulation est arrêtée, les organes s'altèrent profondément dans leur consistance et leur forme, et finissent par se détruire.

Elle comprend plusieurs périodes :

La première, caractérisée par les sigillations cadavériques, cesse avec la rigidité du cadavre ; la deuxième est marquée par la coloration verdâtre et le ramolissement des tissus ; la troisième, par le développement des gazs et le ballonnement du ventre ; la quatrième ou fonte putride, par les fermentations.

La cinquième et la sixième sont des périodes de saponification et la septième une période de momification ou dessication.

La huitième et dernière est la destruction complète du cadavre.

Suivant les différents milieux et les circonstances, nous avons une marche et une production de phénomènes de la putréfaction différents.

L'air est un élément indispensable pour permettre à un corps de se putréfier : l'azote surtout est favorable. La décomposition à l'air libre est la plus rapide de toutes.

A une température assez élevée et en plein air, on voit en peu de jours une énorme quantité de larves de *musca carnaria* et, en quelques jours, le cadavre est dévoré.

A 0° la putréfaction ne s'établit pas ou du moins s'opère avec une extrême lenteur. C'est ce qui permet de garder un certain temps les cadavres dans la salle d'exposition de la Morgue sans altération extérieure : il faut dire que, sortis du milieu réfrigérant et laissés à une température de 18 à 30°, la putréfaction marche ensuite très rapidement.

Cette température est la plus favorable à la décomposition de la matière animale, car à 100° au contraire la putréfaction s'arrête et le cadavre se dessèche.

C'est ainsi que, dans quelques parties de l'Algérie, on rencontre un genre de putréfaction spécial à certains climats et que l'on nomme la momification.

Sur un terrain sablonneux, facilement perméable aux liquides qui peuvent s'écouler du

cadavre, et avec une température élevée et un air très sec, le corps humain se dessèche peu à peu sans subir d'altération; en un mot, il se momifie : trois mois peuvent suffire à cette transformation.

Le surmenage et les fatigues excessives prédisposent à une putréfaction rapide. La rigidité cadavérique se manifeste immédiatement après la mort et les phénomènes de décomposition suivent ensuite une marche extrêmement rapide.

La *putréfaction dans la terre* a été étudiée par Lesueur, Orfila, Devergie. Ce dernier distingue cinq périodes.

La première est caractérisée par le ramollissement des tissus, leur coloration en vert ou en rouge brun, le développement de gazs en proportion plus ou moins grande suivant les saisons et l'humidité plus grande des tissus.

La seconde se distingue par le développement d'une matière gluante plus ou moins épaisse qui donne à la peau et aux autres organes un toucher gras. Il y a moins d'humidité dans les tissus, les gazs ont disparu, la coloration est devenue bistre. C'est le passage à la saponification.

Dans la troisième période (saponification), un grand nombre d'organes manquent : ils ont été détruits par la fonte putride.

La dessiccation et l'amincissement des organes et des tissus sont les phénomènes saillants de la quatrième période.

La dernière période est la destruction des parties molles et des parties dures et leur transformation en poussière qui s'infiltré peu à peu dans la terre.

La *putréfaction dans l'eau* (1) peut développer neuf phénomènes distincts : la putréfaction en vert, le développement de gazs ; la putréfaction en brun ; la réduction en putrilage ; la saponification ; la dessication ; les corrosions ; les incrustations calcaires et la destruction finale.

Comme nous l'avons déjà dit, la putréfaction est d'autant plus rapide que la température de l'eau est plus élevée : elle varie donc avec les saisons.

Dans le *fumier* la décomposition s'effectue promptement, par suite de la température élevée que développent les fermentations.

Dans les *fosses d'aisances*, où souvent on jette des cadavres d'enfants et des fragments de cadavre d'adulte (affaires Billoir, Mestag, Delacollonge), il y a retard de la putréfaction par suite du manque d'oxygène : la peau reste longtemps d'un gris de plomb, puis elle devient brunâtre. Dans les cas de dépeçage, les os prennent au bout d'un certain temps une teinte noire. Le genre de mort exerce aussi une grande influence dans le sujet qui nous occupe. Les individus qui ont succombé à des affections septiques se putréfient très rapidement : de même pour les cada-

(1) Devergie, t. II, p. 168.

vres fortement contusionnés ou présentant des plaies très étendues.

Certaines intoxications, au contraire, retarderaient la putréfaction : celles par l'arsenic, le sublimé, les antiseptiques, etc.

Mais il y a de nombreuses exceptions, l'influence du genre de mort étant contrebalancée par d'autres circonstances qu'on ne peut déterminer.

Dans les cas de dépeçage, le corps peut être placé dans une malle (Barré-Lebiez), un placard, une boîte, une caisse, exposé à l'air ou inhumé, ou encore jeté à l'eau. Dans ces différents cas, la marche de la putréfaction variera et sera sans doute influencée par le milieu où elle s'effectuera.

Elle pourra être retardée par la présence autour du cadavre d'une substance désinfectante ou conservatrice, comme le sel marin ou le chlorure de chaux.

Il faut signaler, en terminant, un fait bien établi, c'est que les membres séparés du corps se putréfient moins rapidement que s'ils étaient encore reliés au tronc, ce qui est dû, sans doute, à ce qu'ils ne reçoivent pas le sang altéré que les gazs, développés dans l'estomac, chassent à un certain moment dans les vaisseaux périphériques. Dans l'affaire Barré et Lebiez, la victime avait été mutilée et l'on trouva d'abord seulement les membres : comme il y avait grand intérêt à connaître approximativement la date du meurtre, le juge d'instruction consulta séparément sur ce

point, non seulement divers médecins légistes, mais aussi des garçons d'amphithéâtre. Tous, d'après l'aspect des membres, assignèrent à la mort à peu près la même date qui, en réalité, était plus reculée qu'ils ne croyaient.

Macération

Quand des fragments de cadavre ou de membres détachés du tronc ont été jetés dans l'eau, la constatation d'un phénomène spécial, dit *macération*, permet encore de déterminer avec une certaine exactitude la date de la mort.

En effet, chez les noyés qui ont séjourné un certain temps dans l'eau, l'épiderme des pieds et des mains présente des modifications.

Quand le cadavre n'est resté qu'un instant, quelques heures immergé, la macération ne fait que débiter.

A l'extrémité des doigts, l'épiderme montre les modifications qui résultent de son imbibition par l'eau : il est gonflé, très ridé et blanchâtre.

Si l'on a affaire à un travailleur manuel, nous trouvons que sur le reste de la main l'épiderme est épaissi et présente des durillons, mais il n'y a pas d'autres changements notables.

Si l'immersion du cadavre se prolonge, on remarque, outre les modifications signalées plus haut, l'imbibition de l'épiderme sur la paume de la main, spécialement au niveau de l'éminence

thénar; cette altération s'étendrait à toute la face antérieure de la main pendant les jours suivants.

Quand le noyé a séjourné plusieurs semaines dans l'eau courante, l'épiderme est très gonflé, ridé et macéré, il se détache comme un gant; ainsi dépouillées d'épiderme, les extrémités peuvent donner des indications fausses sur le rang social et la profession du sujet puisqu'on a l'aspect d'une main délicate et bien soignée; de même, les recherches faites sous les ongles pour y retrouver les matières pulvérulentes, indice d'un métier, font le plus souvent défaut.

Le degré de cette macération de l'épiderme des pieds et des mains peut permettre aux personnes qui ont souvent l'occasion de voir des noyés, de reconnaître avec une approximation suffisante combien de temps le cadavre est resté sous l'eau. Mais, pour la faire avec quelque exactitude, il faut tenir compte de la saison et par conséquent de la température, un seul jour de macération pendant l'été équivalant à quatre jours de macération pendant l'hiver, en prenant des températures moyennes.

L'épiderme des mains ne se détache pas seulement sur les cadavres des noyés, mais encore sous l'influence des brûlures ou de la putréfaction et c'est une cause d'erreur qu'il faut éviter; de même, ce phénomène peut se produire sur des cadavres enfermés dans un cercueil, sous l'action de l'humidité.

Il faut encore signaler la présence d'algues

appartenant à la classe des *phycomycètes*, qui se développent assez rapidement sur les noyés et leur forment une enveloppe visqueuse et de couleur sale que l'on pourrait prendre pour de la vase.

Parfois encore, sur des membres ayant séjourné plusieurs mois dans l'eau courante, on peut constater la formation de gras de cadavre ou *adipocire*, constitué par la graisse primitive qui s'est dédoublée en glycérine et acides gras; la glycérine et les acides liquides ont été entraînés, les acides solides seuls sont restés.

Recherches entomologiques

Au delà d'une certaine période, la date de la mort ne peut être évaluée qu'avec une très large approximation et à la condition que l'on connaisse aussi bien que possible les influences auxquelles a été exposé le cadavre.

Toutefois, lorsqu'il s'agit d'un individu mort depuis plusieurs mois ou plusieurs années, on peut souvent reconnaître la date du décès avec une justesse suffisante, en étudiant les insectes et les acariens qui se sont développés dans le cadavre. C'est à Bergeret que revient l'honneur d'avoir trouvé et utilisé cette ingénieuse application de l'entomologie à la médecine légale. Mais, c'est M. Mégnin (la faune des cadavres)

qui, en approfondissant cette étude, en y apportant sa science toute spéciale en entomologie, a fait vraiment entrer la question dans la pratique de la médecine légale.

En effet, les microbes de la putréfaction ne sont pas seuls en jeu pour détruire un cadavre : les insectes (diptères, coléoptères, lépidoptères) y prennent une large part. Parmi ceux-ci, chaque espèce a son heure : lorsque les premiers ont dévoré toutes les substances qu'ils pouvaient s'assimiler, ils cèdent la place à une autre espèce dont les besoins sont différents et qui trouvent à les satisfaire dans le cadavre plus ou moins décomposé que lui ont laissé ses prédécesseurs. Toutes ces équipes successives des travailleurs de la mort, comme les appelle M. Mégnin, laissent des traces de leur passage sous forme de débris de nymphes, de chrysalides, d'ailes ou d'élytres dont l'examen peut fournir à la médecine légale des renseignements importants.

Il est évident qu'une pareille étude ne peut être faite utilement que par un entomologiste. Mais le médecin légiste doit connaître ces faits et signaler aux magistrats les résultats très précis auxquels peuvent arriver dans cette voie les experts compétents.

Un exemple de rapport médico-légal de ce genre se trouve reproduit à la fin de cet opuscule.

Causes de la mort

Le plus généralement, dans les cas de dépeçage criminel, la mort est le résultat de blessures produites soit par instrument tranchant, ou piquant tel que couteau, poignard, soit par instrument contondant tel que marteau, boucle de tender, etc. Les cas de strangulation et de suffocation, si fréquents dans les meurtres de nouveaux-nés, sont extrêmement rares chez l'adulte. Cela se comprend facilement du reste : pour éviter toute lutte pouvant attirer l'attention et où l'assassin n'aurait pas toujours l'avantage, celui-ci assomme d'abord généralement sa victime, puis profite de l'instant où elle se trouve sans connaissance pour l'achever.

Une fois le dépeçage pratiqué, il peut être parfois fort difficile de retrouver les causes véritables de la mort.

Quand la victime a subi une complète éviscération, comme cela arrive si fréquemment maintenant, des blessures portées au ventre ou même dans la poitrine, peuvent passer complètement inaperçues, les organes atteints ayant été soigneusement enlevés. La putréfaction vient encore rendre cette recherche plus difficile.

Quand il s'agit de plaies par instrument contondant qui intéressent généralement le crâne, les causes de la mort seront plus faciles à déterminer, à la condition que l'assassin ne fasse pas disparaître la tête de sa victime.

Le médecin expert devra donc toujours examiner avec le plus grand soin la surface des segments humains qu'il a sous les yeux.

S'il trouve des lésions, il en indiquera la forme, la direction par rapport à quelques points de repère ; la longueur, la largeur en mesures symétriques.

Il devra reconnaître l'état des bords des sections et des parties voisines ; d'après la nature de ces sections, et suivant l'habileté plus ou moins grande avec laquelle le meurtrier aura dépecé sa victime, il pourra fournir à la justice des indications souvent fort précieuses.

Un examen qui ne devra jamais être négligé, surtout s'il s'agit d'une femme ou d'une jeune fille, est la recherche des spermatozoïdes dans le vagin, le viol pouvant précéder le crime.

Dans certains cas, assez rares du reste, l'examen interne présente une très grande importance, surtout si l'on soupçonne que la mort a été la conséquence d'un empoisonnement : il en était ainsi dans les affaires Pél et Ramus.

Dans ces conditions, on soumettra les viscères à l'analyse, pour déterminer les produits toxiques qu'ils peuvent renfermer : pour ce faire, le médecin expert ouvrira les trois principales cavités : tête, poitrine, abdomen. Dès lors l'autopsie se pratique absolument comme sur le cadavre non dépecé.

CONCLUSIONS

1° Au point de vue anthropologique on doit admettre trois sortes de dépeçages : le dépeçage religieux ou sacrifice ; le dépeçage judiciaire ou supplice et le dépeçage criminel.

2° Le dépeçage est l'action qui consiste à couper en morceaux un corps humain ; c'est le plus souvent un cadavre qui est l'objet de ce dépeçage.

3° Rare autrefois, il est maintenant très fréquent ; il faut peut-être faire une part à l'influence de l'imitation, mais un facteur bien plus important est la nécessité pour le criminel de se débarrasser du cadavre de sa victime et d'égarer les recherches de la justice.

4° Dans les cas d'infanticides suivis de dépeçage, qui sont assez fréquents, la mère qui est le plus souvent une domestique, cherche à cacher sa faute en faisant disparaître son enfant ; généralement, après l'avoir tué et découpé, elle en jette les fragments dans les fosses d'aisances.

Le médecin légiste peut presque toujours, avec quelques débris, dire si l'enfant est né à terme, s'il a vécu, et quelles sont les causes de la mort.

5° Quand le dépeçage est pratiqué sur le cadavre d'un adulte, les recherches relatives à l'identité sont parfois rendues très difficiles par le soin que met le criminel à détruire tous les indices qui pourraient permettre de reconnaître l'individu assassiné ; la mutilation de certaines parties du corps peut parfois rendre la reconnaissance absolument impossible.

6° Aucune circonstance ne doit être négligée dans une expertise médico-légale de ce genre ; les plus petites particularités doivent être notées avec soin.

Ce sont elles qui apportent quelquefois un appoint sérieux à l'enquête.

7° On ne confondra pas le dépeçage criminel avec les blessures accidentelles.

8° Pour l'examen des fragments d'un corps dépecé, on peut arriver à établir l'identité d'un inconnu ; on déterminera ainsi l'âge, le sexe, la taille, la profession, etc.

9° La date de la mort peut être assignée d'une manière assez exacte par la marche de la putréfaction, de la macération, ou par l'examen entomologique.

10° L'examen externe du cadavre, parfois l'examen interne détermineront les causes de la mort.

OBSERVATIONS

DÉBRIS HUMAINS — DÉPECAGE D'UNE JEUNE FEMME ASSASSINAT ET MEURTRE

Nous soussignés, Paul Brouardel, professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de Paris, et Jules Socquet, docteur en médecine, commis par M. Atthalin, juge d'instruction près le Tribunal de première instance du département de la Seine, en vertu d'une ordonnance, en date du 5 août 1886, ainsi conçue :

« Vu le réquisitoire de M. le Procureur de la République, en date du 5 août, tendant à ce que des investigations soient opérées en vue de rechercher les causes, et le cas échéant, l'auteur ou les auteurs de la mort d'une jeune fille ou femme inconnue, dont les débris, incomplets, ont été retrouvés dans le quartier du Petit-Montrouge, pendant la nuit du mardi 3 au mercredi 4 août, — et ont été transportés le dit jour 4 août à la Morgue, où nous les avons examinés.

« Attendu que ces débris se composent de :

1^o Deux bras, avec les avant-bras, et deux membres inférieurs, coupés ou désarticulés à hauteur du genou, ramassés à minuit et demie dans un urinoir, avenue d'Orléans, près de l'église Saint-Pierre;

« 2^o Une cuisse, du côté droit, et un bassin de femme, dont les parties sexuelles ont été enlevées, — trouvés à 3 h. 30 du matin, dans un autre urinoir, rue d'Alésia, en face le n^o 131;

« 3^o Le tronc d'une femme, dont les organes intérieurs ont été arrachés et le sein gauche détaché, — trouvé à 4 heures du matin rue Giordano-Bruno, dans le haut du talus du chemin de fer de ceinture.

« Attendu que le tronc, rue Giordano-Bruno, la cuisse et le bassin dans l'urinoir de la rue d'Alésia, se trouvaient absolument à nu et sans aucune enveloppe; — que les bras et les jambes, dans l'avenue d'Orléans, étaient enveloppés dans une toile cirée blanche, pelucheuse à l'envers, du genre et de la forme de celles qui servent de nappes; — que cette toile contenant les membres sur sa surface cirée, était simplement repliée par les angles, lesquels n'étaient pas noués; — qu'elle était ainsi maintenue par une cordelette tressée dans le milieu et simple à ses deux extrémités, — celles-ci d'inégale longueur; — que ce premier paquet était enveloppé dans une étoffe de soie verte dont les quatre coins étaient noués à la manière des paquets de blanchisseuses.

« Attendu qu'il importe de déterminer la cause de

la mort; — de procéder à toutes constatations médicales en vue de connaître s'il y a lieu maladie ou mort violente; — d'examiner si ces débris pourraient être des débris anatomiques sortis d'un hôpital ou d'un amphithéâtre de dissection; — d'apprécier le degré d'habileté que pouvait posséder la personne qui a opéré la section des membres; — de déterminer à quelle époque peut remonter la mort; — de rechercher s'il y a eu viol, et *si des traces de sperme se retrouvent dans les organes internes*; — *d'examiner également si des traces de manœuvres abortives* peuvent être constatées; — de décrire toutes marques extérieures pouvant aider à retrouver l'identité du cadavre; — et enfin de procéder à toutes constatations utiles à la manifestation de la vérité;

« Prions, à ces fins, M. le professeur Brouardel et M. le docteur Socquet, de procéder à une expertise médicale, serment préalablement prêté, et de nous remettre un rapport écrit, aussitôt la dite expertise terminée. »

Serment préalablement prêté avons procédé à cette expertise médicale.

Les différents débris qui ont été soumis à notre examen sont au nombre de sept, ce sont :

1^o Le thorax, dont le sein gauche et les viscères ont disparu;

2^o Le bassin, moins les organes génitaux externes et internes;

3^o Le membre supérieur droit ;

4° Le membre supérieur gauche;

5° La cuisse droite;

6° La jambe droite;

7° La jambe gauche.

Ces différents débris appartiennent au même cadavre. Il manque à ce cadavre, pour être complet : la tête, la cuisse gauche, les organes génitaux, le sein gauche et les viscères du thorax et de l'abdomen.

Si on rapproche du bassin le thorax et la cuisse droite, et de celle-ci la jambe droite, de façon à ce que les articulations soient parfaitement en contact, comme à l'état normal, ce cadavre mesure 1^m33 de la plante du pied, jusqu'à la partie supérieure du thorax, c'est-à-dire au niveau de la sixième vertèbre cervicale.

Le poids total de ces débris est de 21 kil. 880 gr. La putréfaction n'a envahi aucun de ces fragments, ils sont tous dans un état de conservation remarquable.

DESCRIPTION DES DÉBRIS

I. THORAX

Le débris qui constitue le thorax pèse 6 kilogrammes. La section de la colonne vertébrale a été faite, en haut, entre la cinquième et la sixième vertèbres cervicales, dans le disque intervertébral ; et en bas, entre la quatrième et cinquième vertèbres lombaires, également dans le disque intervertébral. Les apophyses transverses de la quatrième vertèbre lombaire n'ont pas été sectionnées.

Sur la face antérieure de la colonne vertébrale, il existe deux incisions pénétrant dans le disque intervertébral qui sépare la sixième vertèbre cervicale de la septième. Ces incisions sont assez profondes pour désarticuler en partie ces deux vertèbres ; les apophyses tranverses sont également intactes.

Extrémité supérieure. — À la région supérieure du thorax, l'incision est horizontale à la partie postérieure, sur une étendue de quelques centimètres, puis elle descend obliquement en dehors et en avant de chaque côté du cou, pour aboutir à la face antérieure de cette région, mais à ce niveau la peau en se retroussant a laissé les couches sous-jacentes à nu. Cette incision circulaire est irrégulière, elle est formée par la réunion de sections successives ; on trouve sur son parcours un certain nombre d'encoches et d'estafilades, ces dernières n'intéressant que les couches superficielles de la peau.

Face antérieure et droite du thorax. — La moitié droite de cette face est recouverte par la peau. Le sein est intact, il est petit, bien conformé, l'aréole mamelonnaire n'est pas piquetée de glomérules, elle n'est pas de couleur brune ; par la pression on fait sourdre une petite goutte de liquide clair.

La peau est coupée depuis le haut du sternum jusqu'en bas des fausses côtes. Une incision met à nu le sternum, elle comprend : La peau, le tissu cellulaire sous-cutané et les muscles sous-jacents jusqu'au niveau des côtes. L'incision est à peu près verticale, elle est irrégulière, ses bords sont déchiquetés et présentent plusieurs estafilades superficielles dont une, mesurant plusieurs centimètres de longueur, se termine au niveau du mamelon. Cette incision descend jusqu'au rebord des fausses côtes, puis se dirige d'abord hori-

zontalement en arrière, puis obliquement en bas jusqu'à la colonne vertébrale. A sa partie inférieure, les cartilages des 8^e 9^e 10^e 11^e et 12^e côtes ont été sectionnés ; l'incision de ces cartilages costaux est oblique de haut en bas et de dedans en dehors.

Face gauche. — Sur le côté gauche du thorax la peau, la glande mammaire, et les couches musculaires ont été enlevées.

L'incision de la peau part de la partie latérale gauche du cou jusqu'au creux de l'aisselle ; elle se dirige verticalement en bas jusqu'au niveau de la 9^e côte, revient horizontalement sur la face antérieure jusqu'au niveau de la ligne médiane, sur une étendue de 18 centimètres, puis se dirige un peu obliquement en bas sur une longueur de 23 centimètres, se porte ensuite obliquement en arrière sur 20 centimètres de long, remonte verticalement sur une hauteur de 12 centimètres, et enfin, va rejoindre horizontalement l'incision du côté opposé au niveau de la colonne vertébrale.

Ce lambeau de peau inférieur, circonscrit un espace carré de 20 centimètres de côté environ ; les bords de ce lambeau sont absolument irréguliers, formés par la réunion d'un grand nombre d'incisions partielles et présentent au moins cinquante estafilades plus ou moins profondes.

Les côtes gauches ne sont plus en rapport avec le sternum. La 1^{re} côte a été obliquement sectionnée à son union avec le sternum ; les 2^e, 3^e, 4^e et 5^e ont été sectionnées à l'union du cartilage et des côtes ; les 6^e, 7^e, 8^e et 9^e sont sectionnées au niveau du sternum.

Lacavité pleurale gauche est donc complètement ouverte ; de plus il existe une incision qui suit le premier espace intercostal et une seconde qui suit le cinquième espace ; ces

deux incisions vont jusqu'au tiers postérieur des côtes.

Sur le rebord des fausses côtes se trouve un fragment du muscle diaphragme.

Intérieur de la cavité thoracique. — A la partie supérieure et près de la colonne vertébrale se trouve un fragment de la trachée, mesurant cinq centimètres de longueur. Les deux incisions, supérieure et inférieure ont eu lieu au niveau des anneaux de la trachée ; la supérieure est horizontale et l'inférieure est oblique.

L'artère aorte a été sectionnée au niveau de la cinquième vertèbre dorsale, elle n'existe que sur une longueur de 15 centimètres.

Sur la face antérieure de la colonne vertébrale, notamment au niveau des vertèbres lombaires, se trouvent un grand nombre d'incisions.

La clavicule droite fait défaut. L'extrémité interne de la clavicule gauche a été sciée et on a ainsi constaté que l'ossification de l'épiphyse était encore séparée de celle de la diaphyse par une petite ligne cartilagineuse. Cette clavicule est à peu près détachée du reste du thorax, elle n'est retenue que par une adhérence située à l'extrémité externe.

Face postérieure. — A la région supérieure droite se trouve une incision linéaire, de 5 à 6 centimètres de longueur comprenant la peau et le tissu cellulaire sous-cutané.

La désarticulation des bras a été opérée dans les lignes articulaires des articulations scapulo-humérale, il n'y a pas d'érosion ou d'incisions sur les cartilages des cavités glénoïdes.

Nous avons dit précédemment qu'il manque les viscères thoraciques, à l'exception d'un tronçon de 5 centimètres, formé par la trachée, et d'un autre de 13 centimètres appartenant à l'artère aorte.

II. BASSIN

Ce débris qui constitue le bassin, pèse 4 k 340 grammes.

La section de la colonne vertébrale correspond exactement à celle de l'extrémité inférieure du thorax.

La ligne de section de la peau suit la direction suivante :

A la partie postéro-supérieure du débris, à 15 centimètres au-dessus de l'anus, se trouve une incision horizontale présentant un certain nombre d'éraillures et estafilades plus ou moins profondes; parmi celles-ci, deux sont assez longues, mesurant 12 centimètres, et descendant sur la partie médiane de la fesse droite.

De l'extrémité gauche de cette incision, en part une seconde qui descend verticalement sur le milieu de la fesse gauche, puis s'abaisse obliquement et se termine au pubis.

A l'extrémité droite de la première incision se trouve un lambeau de paroi abdominale de 20 centimètres de long sur 10 de large environ; il contient des fragments de quatre derniers cartilages costaux droits. Un peu au-dessous de ce lambeau il s'en trouve un second, un peu plus grand, sur l'extrémité duquel se trouvent quelques poils blonds du mont de Vénus. L'incision se dirige ensuite obliquement jusqu'au pubis où elle va rejoindre celle du côté opposé.

Sur une large surface du côté gauche, la peau et le tissu cellulaire sous-cutané sont séparés de la couche musculaire sous-jacente.

A la partie supérieure du bassin, l'incision a longé le bord supérieur des os iliaques ou os du bassin.

Les cavités cotyloïdes sont vides et leur surface cartilagineuse ne présente aucune incision, érosion ou estafilade.

Les organes génitaux, externes et internes, manquent; ils

ne sont plus représentés que par une portion du vagin, mesurant 8 centimètres de longueur.

La moitié antérieure de l'anus a été enlevée, et cette partie dénudée se continue avec celle qui correspond à la région des organes génitaux externes.

Le rectum a été sectionné à 11 centimètres de l'anus. Les viscères du petit bassin manquent.

Sur le côté droit de la fesse, un peu au-dessus de l'anus, se trouvent cinq ou six estafilades un peu profondes.

Cette ablation des organes génitaux externes a été faite par petits coups successifs dont les incisions incomplètes festonnent toute la région.

III. MEMBRE SUPÉRIEUR DROIT

Le membre supérieur droit pèse 1 k. 830 grammes. Ce membre a été détaché au niveau de l'articulation scapulo-humérale. L'incision de la peau est circulaire, oblique de haut en bas et de dedans en dehors. A la partie interne de la peau du bras se trouvent quelques poils châtons appartenant au creux de l'aisselle.

Parallèlement au bord supérieur de l'incision et à 5 millimètres de celui-ci, se trouvent trois estafilades n'intéressant que la peau et le tissu cellulaire sous-cutané. Au niveau du bord inférieur on trouve plusieurs petites estafilades.

Sur la face antérieure de la tête humérale, le cartilage porte une petite incision de 1 centimètre de longueur, peu profonde.

Sur le bras et autour du coude on voit quelques petites plaques parcheminées non ecchymotiques.

Au niveau de la région deltoïdienne se trouvent deux cicatrices de vaccin.

La peau qui recouvre l'avant-bras présente de nombreux petits poils châtons.

Les ongles ne sont pas cassés. L'annulaire de cette main porte un sillon fait par une bague.

La main est petite, l'épiderme n'est pas épais comme celui des ouvriers ou ouvrières occupés à des ouvrages pénibles.

IV. MEMBRE SUPÉRIEUR GAUCHE

Ce membre pèse 1 k. 820 grammes.

L'incision qui siège à la partie supérieure du bras est comme la précédente circulaire et obliquement dirigée de haut en bas et de dedans en dehors. Au niveau du creux de l'aisselle se trouvent deux petites languettes de peau dont l'une mesure 15 centim. de longueur environ et sur laquelle il y a quelques poils châtons.

La surface articulaire de la tête humérale ne présente aucune érosion ni estafilade.

Sur la face externe du bras se trouve une cicatrice de vaccin.

Autour du coude, il y a quatre ou cinq petites plaques parcheminées non ecchymotiques.

La main est petite, les ongles ne sont pas cassés.

Sur la pulpe du pouce et de l'indicateur se trouvent un certain nombre de piqûres d'aiguilles.

V. CUISSE DROITE

Cette cuisse pèse 3 k. 470 grammes et mesure 393 millimètres de longueur. Sur sa face antérieure se trouvent quelques petits poils.

Extrémité supérieure. — L'incision de la peau et des couches musculaires est à peu près circulaire, oblique de haut en bas et de dehors en dedans. Elle se compose de deux incisions principales qui viennent se réunir sur la face interne. De ces deux incisions, l'une est beaucoup plus longue que l'autre; à leur union elles forment un angle obtus.

Sur le bord de l'incision, au niveau de la face antérieure, on trouve deux petites encoches, dont l'une, externe, mesure 4 centim. de longueur et est en forme d'estafilade superficielle; l'autre, interne, de 3 centim. est profonde et obliquement dirigée de droite à gauche.

Les veines se sont rétractées et l'extrémité supérieure du fémur fait saillie.

Sur le cartilage de la tête fémorale on remarque à la partie antéro-supérieure 7 à 8 petites érosions à peu près parallèles, en forme d'estafilades.

Sur la partie postérieure se trouvent deux petites érosions un peu superficielles.

Le ligament intra-articulaire a été sectionné à 8 millim. environ de la tête du fémur.

Extrémité inférieure. — L'incision de la peau à ce niveau présente une concavité supérieure. Cette incision commence un peu au-dessus du condyle externe; elle descend obliquement pour venir passer au-dessous de la rotule, puis remonte jusqu'au dessus du condyle interne et de là se dirige horizontalement à la partie postérieure pour aller rejoindre l'incision de la face externe.

Les bords de cette incision sont irréguliers et présentent plusieurs petites estafilades dont quelques-unes n'intéressent que les parties superficielles de la peau et d'autres le tissu cellulaire sous-cutané.

A deux centim. au-dessus de l'incision principale et sur la face antéro-interne, se trouve une incision parallèle, profonde, allant jusqu'à l'os, dont les extrémités sont terminées par une queue et mesurant 7 centimètres de longueur.

Sur les cartilages de l'extrémité inférieure du fémur, on trouve une dizaine de petites érosions à peu près parallèles et peu profondes.

Face postérieure. — Sur la face postérieure de cette cuisse, un peu au-dessus des condyles du fémur, se trouve une incision transversale, irrégulière, mesurant 15 cent. de longueur et venant se réunir à l'incision principale.

VI. JAMBE DROITE

La jambe droite pèse 2 k. 200 grammes et mesure 372 millimètres de longueur.

L'incision circulaire qui se trouve à la partie supérieure du membre, est située, sur la face antérieure, à 6 centim. environ au-dessous de l'extrémité supérieure du tibia, puis elle remonte obliquement de chaque côté pour venir se terminer irrégulièrement à la face postérieure; elle présente à ce niveau, plusieurs encoches et estafilades. La section passe au niveau des cartilages articulaires qui ont été sectionnés.

Toute la face antérieure de cette jambe est couverte de petits poils. Au niveau du tiers supérieur de la face interne se trouve une petite érosion de la peau mesurant un cent. de diamètre.

Sur la face dorsale des deux derniers orteils se trouve un cor.

Sur le bord interne, au niveau de l'articulation métacarpo-phalangienne, se trouve également un autre cor.

VII. JAMBE GAUCHE

La jambe gauche pèse 2 k. 220 grammes et mesure 377 millim. de hauteur.

La longueur du pied est de 207 millimètres.

L'incision supérieure a également été faite un peu au-dessous de l'extrémité supérieure du tibia. La peau est retractée à ce niveau. Cette incision, qui est circulaire, présente de nombreuses encoches. Les cartilages articulaires ont été sectionnés à leur partie postérieure; la section de ces cartilages paraît oblique de haut en bas et d'avant en arrière.

On ne constate aucune trace de violence sur les différentes parties de cette jambe.

La face antérieure est également recouverte de nombreux petits poils châains.

On constate la présence d'un cor sur la face dorsale des trois derniers doigts.

Conclusions. — 1° Les nombreux débris qui ont été soumis à notre examen appartiennent à un même cadavre;

2° Il manque pour reconstituer complètement le cadavre : la tête, la cuisse gauche, le sein gauche, les viscères du thorax et de l'abdomen, et les organes génitaux;

3° Le cadavre auquel appartiennent ces débris est celui d'une jeune femme, paraissant âgée de 18 à

23 ans environ (le point d'ossification de l'extrémité interne de la clavicule gauche n'étant pas encore réuni à celui de la diaphyse, cette femme avait moins de 25 ans);

4° Cette jeune femme était petite; en plaçant bout à bout les débris on obtient une longueur de 1^m33 jusqu'à la partie supérieure de la sixième vertèbre cervicale. Elle ne devait donc pas avoir une taille supérieure à 1^m53 ou 54. Elle ne devait pas être très grosse; le poids total de ces différents débris étant de 21 kil. 880 gr.;

5° Toutes les sections paraissent avoir été faites avec le même instrument, tel qu'un couteau, à lame pas très longue et à manche un peu gros. Le tranchant de cette lame devait être bien aiguisé;

6° Aucun de ces débris ne sort d'un amphithéâtre de dissection, ni d'un hôpital. Ils n'ont pas servi à des études anatomiques;

7° Ces différentes sections ont été faites presque toutes au niveau des surfaces articulaires, en ménageant ces surfaces. Elles ont été faites avec une certaine habileté et par une main qui semble avoir été exercée à découper de gros quartiers de viande.

8° Comme il manque les viscères du thorax et de l'abdomen, ainsi que la tête, nous ne pouvons pas déterminer les causes de la mort. Il ne nous est pas possible également de constater des traces de viol ou de manœuvres abortives, les organes génitaux externes et internes ayant été enlevés;

9° L'absence d'épanchement sanguin au niveau des différentes sections, permet d'affirmer qu'elles ont été faites après la mort;

10° D'après l'état de conservation de ces débris, la mort peut remonter à trois ou quatre jours environ; toutefois, si les sections ont été faites peu de temps après la mort, avant que la putréfaction n'ait envahi les viscères, la mort peut dater de huit ou dix jours.



I. — AFFAIRE DU PETIT-MONTROUGE.

Femme coupée en morceaux, trouvée pendant la nuit du mardi 3 au mercredi 4 août 1886, à Paris, dans deux urinoirs, l'un situé avenue d'Orléans, près de l'église Saint-Pierre, l'autre rue d'Alésia, en face le n° 131.



II. — AFFAIRE DU PETIT-MONTROUGE



III. — AFFAIRE DU PETIT-MONTROUGE

TÊTE DE FEMME DANS UN SAC

Nous soussignés,

Paul Brouardel, professeur de médecine légale et
doyen de la Faculté de médecine de Paris

Et P. Megnin, membre de la Société de médecine
légale de France.

Commis par M. Atthalin, Juge d'Instruction au
Tribunal de 1^{re} instance du département de la Seine,
en vertu d'une ordonnance en date du 23 mars 1890
ainsi conçue :

« Attendu qu'une tête humaine a été ramassée, le
21 mars courant, enveloppée d'un jupon, dans la cour
du magasin central de la Cie P.-L.-M., 72, rue de
Bercy, à Paris, parmi les rebuts, marchandises avariées,
etc., rejetés lors de l'inventaire opéré du 3 au 10 mars
par l'administration des domaines ;

« Attendu que cet inventaire, qui est trimestriel,
porte sur les envois de grande et petite vitesse restés
en souffrance dans toutes les gares du réseau de la
Cie P.-L.-M. ; que les colis qui n'ont pas été retirés
de la gare d'arrivée dans un délai de 2 mois sont di-
rigés sur le magasin central, à Paris, et que s'ils n'ont
été réclamés dans les 6 mois à compter du jour de
leur arrivée en destination originaire, ils sont mis à
la disposition des domaines.

« Attendu que la tête enveloppée d'un jupon était
renfermée dans un sac de toile qui avait été simple-

ment défilé pendant l'inventaire du 3 au 10 mars et qui avait été ensuite rejeté, sans autre vérification, à cause de l'odeur infecte qui s'en dégagait ; qu'au moment de la découverte faite le 21 mars, ce sac ne portait plus aucune étiquette soit d'expédition soit de magasinage pouvant en indiquer l'origine ;

« Attendu qu'il paraît certain seulement, que le sac ayant été compris dans la revue trimestrielle faite aux domaines le 3 mars courant, la prise en charge par une gare du réseau P.-L.M. remonte aux mois de Juin, Juillet, Août 1899 (au plus tôt commencement de juin et au plus tard fin d'août), soit que le déposant ait fait par lui-même l'expédition ou la mise en consigne dans une gare de ce réseau, soit que cette gare ait reçu le paquet d'une autre compagnie sur le réseau de laquelle le dépôt aurait été opéré ;

« Prions M. le Dr Brouardel, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, et M. Megnin, membre de la Société de Médecine légale, de vouloir bien, serment prêté, procéder à l'examen médico-légal de la tête et de ses enveloppes, et de consigner en un rapport écrit toutes les observations pouvant aider à déterminer l'identité de la victime, la date de sa mort, et généralement toutes les constatations jugées utiles à la manifestation de la vérité.

Serment préalablement prêté, avons procédé à ces divers examens.

Scellé N° 1. — *Sac ayant contenu la tête de la femme inconnue trouvée à la gare de Lyon.*

Ce sac, en grosse toile jaunâtre, mesure 1 mètre de hauteur sur 0.70 centimètres de largeur. Les parties latérales sont cousues avec une ficelle un peu grosse ; l'ourlet, situé à la partie supérieure du sac, est également fait avec une ficelle un peu grosse.

Sur l'une des faces de ce sac, à la partie supérieure et médiane se trouve la marque G. T. à l'encre noire. A 20 centimètres au-dessous de cette marque, le sac est déchiré dans une étendue de 5 à 6 centimètres de longueur et raccommodé avec de la ficelle.

Sur l'autre face, à 10 centimètres du fond, se trouve une large tache vert-foncé, mesurant 10 centimètres de diamètre ; à ce niveau le sac est déchiré sur une longueur de 12 centimètres. Sur la même face, au niveau de la partie médiane et à 37 centimètres du fond, se trouve une petite déchirure raccommodée avec de la ficelle.

Sur la face interne du sac se trouvent de nombreuses petites taches noirâtres disséminées et plusieurs coques vides de nymphes. Ce sac pèse 1134 grammes.

C'est dans ce sac que nous trouvons une tête humaine enveloppée d'un jupon de laine.

Jupon de laine. — Ce jupon en laine grise est en très mauvais état. La ceinture de ce jupon a été faite avec une étoffe noirâtre ; elle se termine par deux cordons blancs. A la partie inférieure du jupon se trouvent deux bandes parallèles en laine violette de 2 centim. 1/2 de largeur. La première est à 7 centimè-

tres du bord inférieur, la seconde à 12 centimètres. Ce jupon mesure 79 centimètres de hauteur et 88 centimètres de tour de taille : il présente de nombreuses déchirures et plusieurs taches sanguines. Ces dernières empèsent complètement le tissu, et dans les plis que forme le jupon, nous trouvons accolées un grand nombre de coques vides de nymphes. Ce jupon pèse 422 grammes.

Tête. — Dans ce jupon se trouve une tête humaine pesant 971 gr. A cette tête on trouve adhérent une partie du cuir chevelu et une natte de 20 centimètres environ de longueur. Cette natte se compose exclusivement de cheveux bruns. On trouve également adhérent un petit fragment de peau de la région du cou, après lequel se trouve une partie de l'extrémité supérieure de l'oreille gauche.

Les os du crâne sont épais ; ils mesurent en certains endroits 10 centimètres d'épaisseur.

La suture frontale persiste : la suture bi-pariétale est presque soudée au niveau du tiers postérieur. L'apophyse basilaire ne présente pas de traces de soudure. Le diamètre antéro-postérieur du crâne mesure 171 millimètres, le diamètre transversal 129 millimètres et le diamètre occipito-mentonnier 213 millimètres. La hauteur de la tête prise au niveau des surfaces articulaires de l'occipital mesure 135 millimètres.

Les différentes pesées que nous avons faites ont donné les résultats suivants :

Cheveux.	52 gr.
3 vertèbres	37 gr.
Cerveau.	128 gr.
Maxillaire inférieur.	58 gr.
Crâne (moins le cerveau et le maxillaire inférieur)	694 gr.
Débris divers	11 gr.
Total.	980 gr.

On constate sur cette tête qu'il manque les dents suivantes :

Maxillaire supérieur. — A droite. — La 2^e petite molaire et la 1^{re} grosse molaire.

A gauche. — Les 1^{re}, 2^e et 3^e grosses molaires.

Maxillaire inférieur. — A droite. — La 1^{re} incisive, la 2^e petite molaire, la 1^{re} et 2^e grosses molaires.

Les molaires droites sont tombées longtemps avant le décès car les alvéoles sont comblées.

A gauche. — Les 1^{re}, 2^e et 3^e grosses molaires.

Les autres dents qui manquent ont pu se détacher depuis la mort et être perdues.

Les dents portent un sillon transversal permettant de supposer une fièvre éruptive, scarlatine, rougeole, variole ou une maladie infectieuse, telle que fièvre typhoïde, survenue vers l'âge de 8 à 10 ans.

Toutes ces dents sont usées, principalement les incisives.

Le menton est peu saillant : les pommettes sont peu développées.

Après cette tête adhèrent 3 vertèbres. Ce sont : l'atlas, l'axis et la 3^e vertèbre cervicale. Sur cette dernière, et à sa partie inférieure on constate ce qui suit :

1^o L'extrémité inférieure de l'apophyse transverse gauche est complètement désarticulée ; elle présente une ligne de section parfaitement nette, paraissant avoir été faite avec un instrument bien coupant.

2^o Le bord antérieur et inférieur du corps de la vertèbre a été légèrement sectionné.

3^o Sur les surfaces articulaires, situées au niveau des apophyses transverses, on trouve, à gauche une section transversale, comprenant toute la largeur de la surface articulaire et pénétrant dans celle-ci de 3 millimètres environ.

Sur la surface articulaire droite se trouvent deux sections parallèles, mais l'une est superficielle et l'autre pénètre de 3 millimètres.

Ces sections sont situées sur le même plan, elles sont très fines et indiquent que l'instrument tranchant devait être très menu ; elles indiquent également que la désarticulation de la tête a dû se faire d'avant en arrière.

Il n'y a pas de trace de soudure de l'apophyse odontoïde.

Examen entomologique. — La cavité crânienne, après avoir été ouverte transversalement par un trait de scie, nous a permis de constater qu'il existait une mince couche de substance cérébrale du poids de

128 grammes, mesurant 1 cent. 1/2 d'épaisseur, et qui s'était réunie dans la partie déclive, formant une masse concrète après ramollissement et dont la surface était noircie par une couche d'un demi-centimètre de déjections d'insectes qui avaient fait leur pâture du reste du cerveau.

Sur le jupon qui enveloppait la tête, nous avons dit précédemment que les plis contenaient des coques vides de nymphes de Diptères sarcophages, en nombre assez restreint et appartenant au genre *Curtonera*, *Calliphora* et *Lucilia*. Quelques très rares coques des mêmes insectes se trouvaient aussi dans les cavités orbitaires et nasales.

Une quantité innombrable de coques vides de nymphes de *Dermestes lardarius* et *Dermestes Frischii* existaient dans les cavités orbitaires et nasales, dans les cheveux, sur divers points de la surface du crâne et surtout à la base, près du trou occipital où existait un amas de matière noirâtre, humide, granulée, qui n'était autre qu'une accumulation de déjections de larves de dermestes sur un reste de ligament.

Sur le reste de matière cérébrale qui, après avoir été diffluente, s'était déposée sur un bas-fond et concrétée en un savon cadavérique, et sur la couche superficielle noirâtre, constituée par des déjections de dermestes, existait aussi une grande quantité de dépouilles de ces insectes, au milieu desquelles nous avons recueilli plusieurs nymphes mortes avant d'avoir achevé leur métamorphose, et trois individus

parfaits de l'espèce *Dermestes Frischii* morts; le froid avait dû certainement saisir ces individus et les nymphes en question au moment où ils se disposaient à évoluer et à quitter le lieu où ils avaient vécu à l'état de larves.

Aucun autre insecte, à part deux larves d'*Aglossa pinguinalis* bien vivantes qui indiquaient le début d'une troisième période. Aucune trace de *Phoras*, d'*Anthrènes* ou d'*Acarïens* n'a été constatée.

De ce qui précède on peut tirer les conclusions suivantes :

Le nombre relativement restreint de diptères sarcophagiens, accusés par leurs dépouilles, et la quantité de matières alimentaires laissées à leurs successeurs, nous donnent à penser que la saison pendant laquelle ils ont travaillé, ou plutôt que le temps qu'ils ont employé a été très court et a précédé de très peu les premiers froids.

Les matières grasses et albuminoïdes laissées en grande quantité par eux, ont subi tranquillement la fermentation acide et caséuse pendant une saison froide, et ont servi, au printemps qui a suivi, à nourrir une véritable armée de *Dermestes*. L'évolution individuelle de ceux-ci est de quatre mois et nous avons vu que les derniers métamorphosés ont été saisis par le froid et arrêtés sur la place où nous les avons trouvés.

Ce froid est celui de l'hiver qui vient de s'écouler, puisqu'ils n'ont pas eu de successeurs.

L'année 1889 a donc été occupée entièrement par le travail des *Dermestes*, et les derniers beaux jours de l'année 1888 par celui des *Diptères sarcophagiens*. C'est donc à l'automne de 1888 que remonterait la mort du sujet auquel appartient la tête que nous avons examinée, à moins que les fermentations cadavériques n'aient marché plus vite sur une tête séparée du tronc, que sur le cadavre entier, ce qui raccourcirait les périodes, mais nous ne le croyons pas.

Conclusions. — 1° La tête humaine que nous avons examinée, paraît avoir appartenu à une femme, probablement âgé de 30 à 40 ans.

2° La tête a été séparée du tronc au niveau du disque intervertébral qui sépare la 3^e de la 4^e vertèbre cervicale.

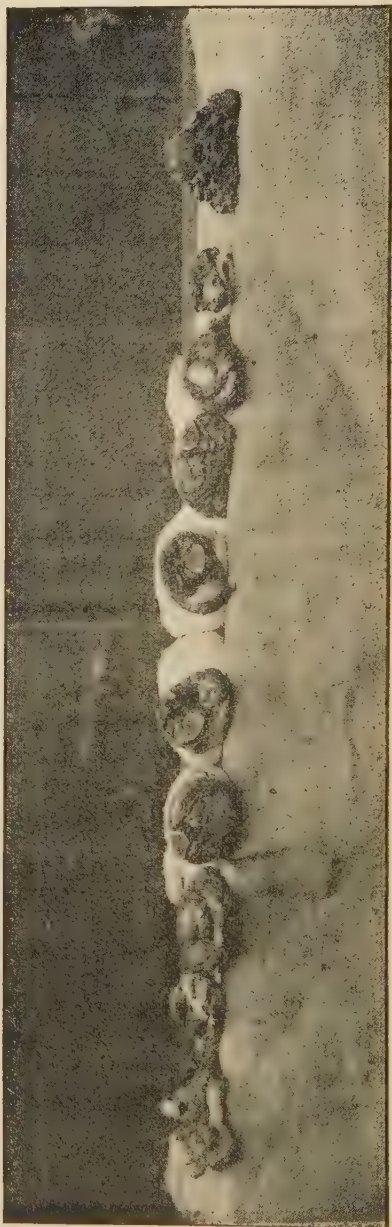
3° La section a été faite avec un instrument parfaitement tranchant, elle a été faite d'avant en arrière.

4° Les dents portent un sillon transversal permettant de supposer une fièvre éruptive, scarlatine, rougeole, variole, ou une fièvre typhoïde, survenue à l'âge de 8 à 10 ans environ.

5° La mort paraît devoir remonter à l'automne de l'année 1888.

DÉBRIS HUMAINS

APPARTENANT A UNE FEMME TROUVÉE DANS UNE CAVE D'UNE MAISON
EN CONSTRUCTION, RUE BOTZARIS, LE 29 OCTOBRE 1892



INFANTICIDE

DÉPEÇAGE D'UN ENFANT NÉ A TERME, ET N'AYANT PAS RESPIRÉ

40 FRAGMENTS HUMAINS

Je soussigné Jules Socquet, médecin-expert près les Tribunaux, commis par M. Henri Boucard, Juge d'Instruction, en vertu d'une ordonnance en date du 4 janvier 1899 ainsi conçue :

« Vu la procédure commencée contre :

Fille X..., 23 ans, détenue,

« Inculpée d'infanticide.

« Attendu la nécessité de constater judiciairement l'état où se trouvent en ce moment des débris de cadavre qui ont été transportés à la Morgue.

« Ordonnons qu'il y sera procédé par M. Socquet, docteur en médecine, lequel, après avoir reconnu l'état où se trouvent les débris humains qui ont été transportés à la Morgue, dira : s'ils appartiennent au cadavre du même enfant ; — si celui-ci est né à terme ; — et précisera dans la mesure du possible s'il est né viable et a respiré.

« M. l'expert procédera en outre à toutes constatations utiles.

Serment préalablement prêté, ai procédé à ces diverses opérations.

Le nombre total des débris humains soumis à notre examen est de quarante, et le poids total de 1.535 gr. L'examen minutieux de chacun de ces débris nous permet de constater : qu'ils appartiennent au même enfant ; que les pieds, une partie des jambes et du bras gauche font défaut ; que tous les viscères (encéphale, foie, rate, reins, intestins) manquent ; nous ne constatons comme viscères que la présence du cœur et des poumons.

Les poumons ne présentent pas d'ecchymoses sous-pleurales à leur surface ; il n'y a pas d'ecchymoses sous-péricardiques sur le cœur. Plongés dans un vase rempli d'eau, les poumons ne surnagent pas.

La plupart de ces débris présentent des lignes de section très nettes, indiquant qu'elles ont dû être faites avec un instrument bien tranchant, tel qu'un couteau.

La main droite qui a été sectionnée au poignet ne possède plus que le pouce, les autres doigts ayant été sectionnés. Sur le pouce on constate que l'ongle est bien formé et dépasse la pulpe du doigt.

Le maxillaire inférieur manque.

Nous trouvons parmi ces débris la moitié inférieure d'une cuisse, ce qui nous permet de constater que le condyle de l'extrémité inférieure de ce fémur possède un point d'ossification mesurant 0.004 m/m de diamètre.

Le sternum possède trois points d'ossification bien développés. Les organes génitaux ont disparu.

Conclusions. — 1° Les débris humains soumis à notre examen appartiennent au cadavre d'un enfant nouveau-né à terme ou à une époque voisine du terme normal de la vie intra-utérine, mais ayant certainement atteint 8 mois 1/2 de gestation.

2° Il n'a pas respiré.

3° La section de ces différents débris paraît avoir été faite avec un instrument tranchant, tel qu'un couteau.



INFANTICIDE

Enfant nouveau-né coupé en 40 morceaux

ASSASSINAT. — TRONC DE FEMME
JETÉ LANS LA SEINE

Je soussigné Jules Socquet, docteur en médecine, commis par M. Henri Boucard, juge d'instruction près le Tribunal de 1^{re} Instance du Département de la Seine, en vertu d'une ordonnance, en date du 14 avril 1899 ainsi conçue :

Vu la procédure commencée tendant à la :

Recherche de l'identité du cadavre d'une inconnue.

Attendu la nécessité d'examiner les débris humains transportés à la Morgue, en faire l'autopsie, examiner le contenu des cavités vaginales et procéder à toutes constatations utiles.

Commettons M. le Dr Socquet à l'effet de procéder à l'examen des dits débris.

Serment préalablement prêté, ai procédé à cette autopsie le 15 avril 1899.

Les débris humains soumis à notre examen se composent d'un tronc de femme avec les membres supérieurs. Ils paraissent n'avoir séjourné que quelques heures dans l'eau, car l'épiderme de la face palmaire des mains est très peu macéré.

Les membres inférieurs ont été désarticulés au niveau de l'articulation coxo-fémorale : la tête a été sectionnée au niveau de la septième vertèbre cervicale.

Le poids total de ce tronc humain est de 26 kilos. L'envergure, c'est-à-dire la distance existant entre les extrémités des deux medius, droit et gauche, les bras étant étendus horizontalement, est de 1 m. 53.

Les seins ne sont pas très développés; l'aréole est brunâtre; par la pression on ne fait pas sourdre de colostrum ni de lait. Sur la paroi abdominale se trouvent quelques vergetures anciennes et nacrées.

La section du cou est très nette et horizontale; la lame a dû passer entre la septième vertèbre cervicale et la première dorsale. Cette incision, qui paraît avoir été faite de droite à gauche, commence à la partie médiane de la face postérieure; elle contourne le cou de droite à gauche et vient se terminer à la face postérieure, à deux centimètres environ au-dessous de la précédente (Voir fig. 1), puis elle se continue sous forme d'estafilade, à droite, sur une longueur de 0,055 millimètres. Cette incision présente sur la région latérale droite du cou cinq petites estafilades venant aboutir à l'incision principale (Voir fig. 1) et mesurant de 0,020 à 0,025 millimètres de longueur chacune. Sur la région latérale gauche se trouve également une petite estafilade de 0,025 millimètres de longueur.

Sur la région médiane de la clavicule droite se trouve une petite incision, parallèle à la clavicule, mesurant 0,025 millimètres de longueur (Voir fig. 4).

Les deux cuisses ont été désarticulées: la ligne de section a suivi les plis inguinaux et présente une di-

rection oblique de dehors en dedans et de haut en bas. Les capsules cotyloïdiennes ont été ouvertes et les cavités cotyloïdes sont intactes. Sur les parties latérales des incisions, se trouvent quelques estafilades. (Voir fig. 2).

Sur la face interne des grandes lèvres et à la partie inférieure de la vulve, se trouvent quelques petites ecchymoses doublées d'une suffusion sanguine sous jacente : la membrane hymen n'est représentée que par des caroncules myrtiformes.

Sur la partie médiane, face externe du bras droit, se trouve une cicatrice de vaccin.

Sur la face postérieure du bras droit, à trois centimètres au-dessus de l'olécrâne, se trouve une petite cicatrice, ancienne et nacrée, mesurant 0,003 millimètres de diamètre.

Sous l'ongle de l'index de la main droite se trouve la trace d'un pinçon remontant à plusieurs jours, ayant laissé une légère teinte ecchymotique. Sur la face palmaire du même doigt, se trouvent trois petites contusions ecchymotiques de 0,004 à 0,005 millimètres de diamètre.

Sur le pouce droit, face dorsale, au niveau de l'articulation des deux phalanges, se trouvent deux petites érosions en voie de cicatrisation, paraissant remonter à plusieurs jours.

Sur la face dorsale de la deuxième phalange de l'index de la main gauche, se trouve une petite cicatrice.

trice ancienne et nacrée mesurant un centimètre de longueur.

L'extrémité interne des clavicules est ossifiée.

Ouverture du corps. — A l'ouverture du corps on constate qu'il n'y a pas d'infiltration sanguine au niveau des sections du cou et des membres inférieurs.

La trachée et l'œsophage ont été nettement sectionnés.

Il n'y a pas d'épanchement dans les cavités pleurales. On constate la présence de quelques petites ecchymoses sous-pleurales et sus-diaphragmatiques.

Les poumons sont sains : le lobe inférieur du poumon gauche est un peu congestionné.

Sur le cœur se trouve une petite ecchymose sous-péricardique. Les cavités du cœur sont vides, les valvules sont saines.

L'estomac renferme 400 grammes de matières alimentaires teintées en rouge par la matière colorante du vin.

Parmi ces aliments, se trouvent des débris de viande, des fragments de pomme de terre, du cresson.

Le foie paraît sain.

La rate n'est pas diffluente.

Les reins sont sains et se décortiquent facilement.

Il n'y a pas d'épanchement dans la cavité abdominale : les intestins paraissent sains.

L'utérus et les annexes sont sains.

La vessie est vide, sa muqueuse est saine.

L'examen du mucus vaginal n'a pas permis de constater la présence de spermatozoïdes.

Conclusions. — 1° Les débris soumis à notre examen se composent d'un tronc de femme, dont la tête a été sectionnée au niveau de la 1^{re} vertèbre dorsale, et les membres inférieurs désarticulés au niveau des articulations coxo-fémorales.

2° Les sections paraissent avoir été faites avec un instrument bien tranchant, à lame longue et à manche un peu gros, tel qu'un couteau de boucher, de cuisine. Elles paraissent avoir été faites par une main exercée à découper de la viande.

3° Les ecchymoses qui ont été constatées au niveau de la vulve ont été faites pendant la vie.

4° On ne constate pas de traces de violences sur les autres parties du tronc ni sur les membres supérieurs permettant de supposer qu'il y ait eu lutte.

5° La mort paraît avoir suivi de peu de temps l'ingestion du dernier repas.

6° Le tronc paraît être celui d'une femme âgée de vingt-cinq à trente-cinq ans environ, ayant eu un ou plusieurs enfants.

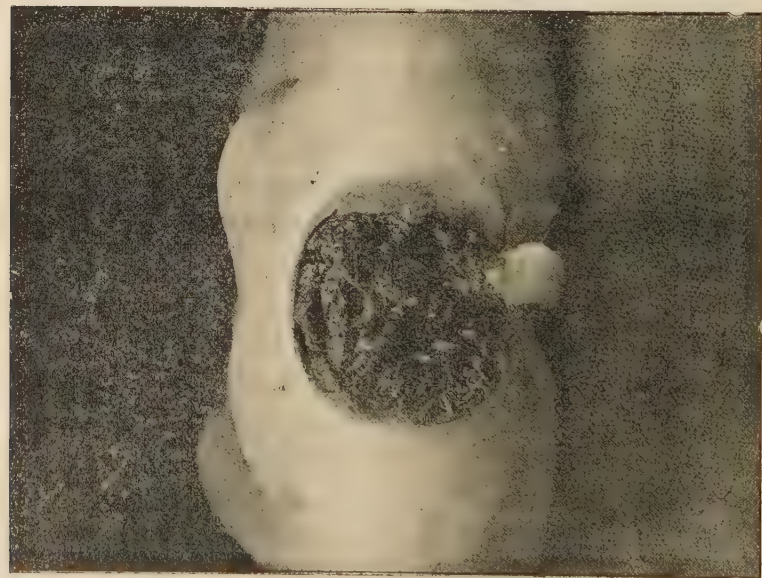


FIG. I

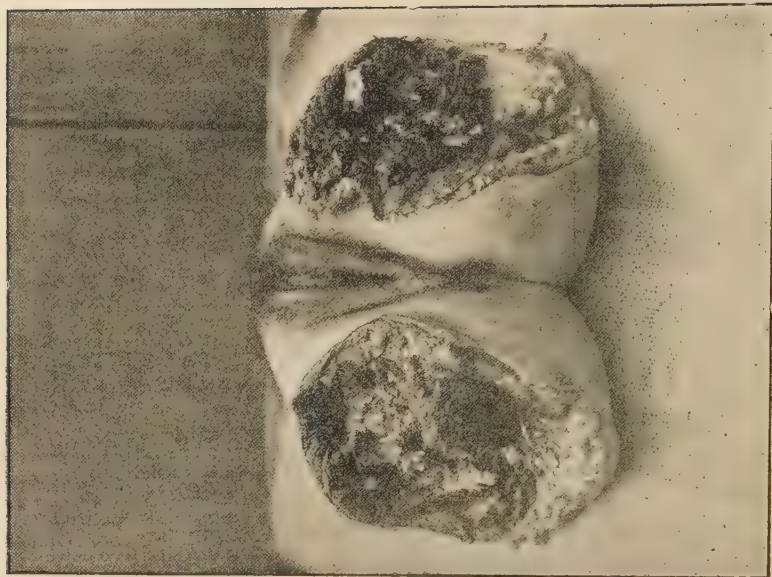


FIG. II



FIG. III



FIG. IV

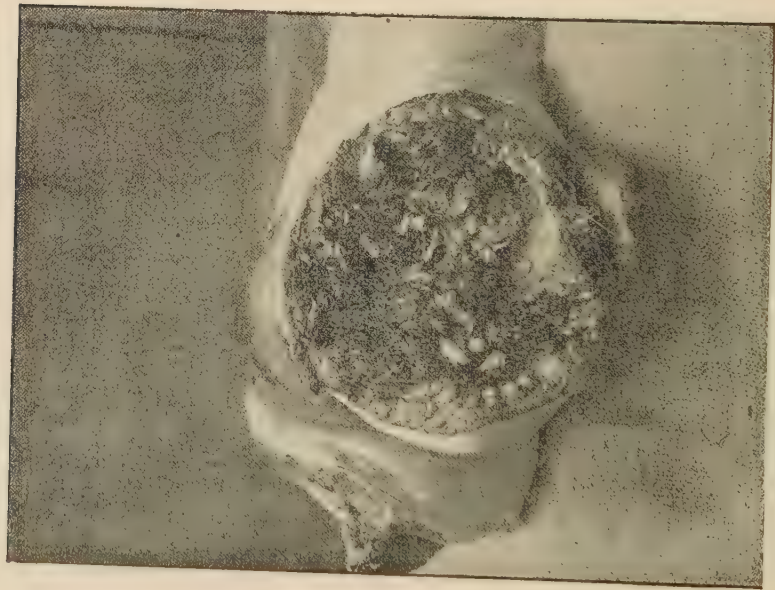


FIG. V



FIG. VI

ASSASSINAT. — DEUX CUISSSES ET UNE JAMBE DE FEMME

(COMPLÉMENT DU RAPPORT PRÉCÉDENT)

Je soussigné Jules Socquet docteur en médecine, commis par M. Henri Boucard, juge d'instruction au tribunal de 1^{ère} instance du département de la Seine, en vertu d'une ordonnance en date du 3 juin 1899 ainsi conçue :

« Vu la procédure en instruction tendant à rechercher l'identité et les causes de la mort d'une femme dont le tronc a été découvert à Boulogne sur Seine.

Attendu que le 2 juin, il a été repêché en Seine, près du pont de Clichy, des débris humains (deux cuissés et une jambe);

Attendu qu'il y a lieu de supposer que ces débris appartiennent au corps mutilé de la femme trouvée à Boulogne et actuellement déposée à la morgue;

Commettons M. le docteur Socquet, à l'effet de procéder à l'examen de ces membres, les rapprocher du tronc à l'effet de voir s'ils s'y adaptent et par suite s'ils peuvent être considérés comme appartenant au dit corps; — faire en outre toutes constatations utiles... »

Serment préalablement prêté, ai procédé à ces divers examens.

Les débris humains soumis à notre examen, se composent de deux cuisses et d'une jambe gauche. Les cuisses ont été désarticulées à leur extrémité supérieure, au niveau de l'articulation coxo-fémorale : les têtes fémorales ne présentent à leur surface aucune encoche ni aucune érosion : le ligament intra-articulaire a été nettement sectionné. — A leur extrémité inférieure, ces cuisses ont été désarticulées au niveau des articulations du genou ; les surfaces articulaires sont absolument intactes. — Les lignes de section, sur les muscles et la peau, sont régulières ; rapprochés du tronc de la femme trouvée dans la Seine, ces membres se rapportent parfaitement et permettent d'admettre qu'ils doivent provenir du cadavre de cette femme.

La cuisse gauche mesure 0.40 cent. $1/2$ de hauteur et pèse 3 kil. 820 gr. ; la cuisse droite mesure également 0.40 cent. $1/2$ de hauteur et pèse 4 kil. 350 gr.

La jambe gauche qui se rapproche exactement à la partie inférieure de la cuisse gauche mesure 0.39 centimètres de hauteur et pèse 2 kil. 440 gr.

On ne constate aucune trace de violences appréciables sur les différentes parties de ces membres.

Conclusions. — 1° Les débris humains soumis à notre examen se composent de deux cuisses et une jambe gauche.

2° Ces débris d'un poids total de 10 kil. 610 gr.

paraissent avoir appartenu au corps mutilé de la femme trouvée à Boulogne sur Seine et déposé à la morgue.

3^e Si au poids total de ces trois débris, on ajoute : 26 kilos pour le poids du tronc et des membres supérieurs; plus 2 kil. 440 gr. pour la jambe droite (poids correspondant à la jambe gauche), et enfin 5 kilos environ pour la tête et le cou, on trouve comme poids total du corps, environ 44 kilos. On peut donc admettre que cette femme pouvait peser environ 44 kilos et mesurer 1^m50 à 1^m55 de hauteur.



FIG. VII

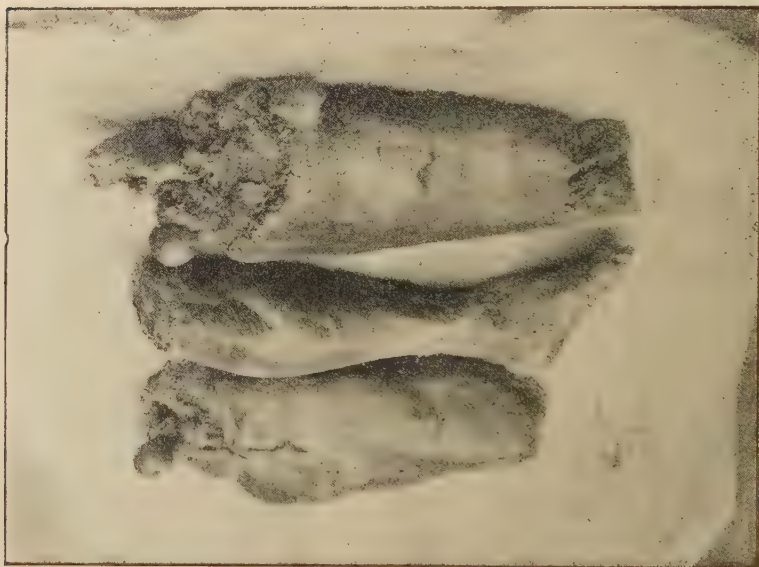
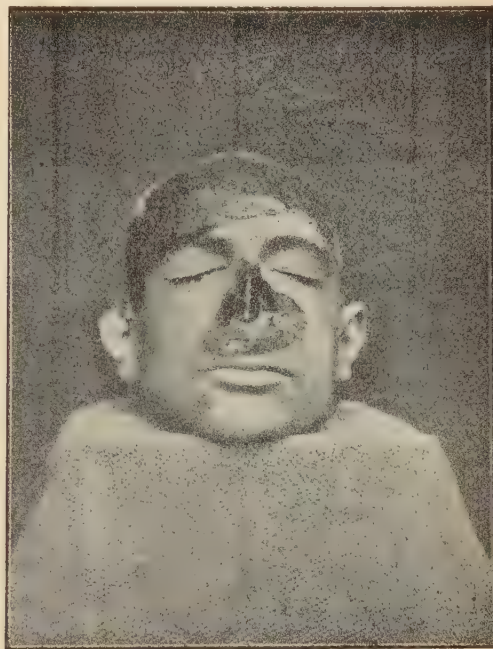


FIG. VIII

Signalement & Photographies
*du cadavre dépecé, dont les débris ont été trouvés, sur
deux points différents de Paris, les 3 et 4 Décembre
1900.*



Taille : 1^m60, âge apparent de 18 à 24 ans, de corpulence petite. Les yeux gris noisette largement fendus, cheveux vraisemblablement *blond roux clair*, barbe légère (duvet blond), sourcils châtain clair, assez abondants, cils très longs, bouche grande, dentition très forte. **Nombreuses taches de rousseur.**

Relevé des marques particulières :

1^o **Au visage** — Assez forte cicatrice sinueuse de trois centimètres, à direction horizontale, sous le côté gauche de la *pointe du menton*. Légère cicatrice rectiligne d'un demi-centimètre, à direction presque verticale, sous le milieu de la lèvre inférieure. Cicatrice étoilée d'un demi-centimètre au-dessus de l'angle gauche de la bouche. Queue du sourcil droit, cicatrice de huit millimètres de longueur. Nombreuses taches de rousseur.

2^o **Sur le corps**. — Cicatrice semblant provenir d'une brûlure, de trois centimètres, à direction verticale, à treize centimètres sous l'aisselle droite et à dix-neuf centimètres de la ligne médiane. Enfin, on remarque au-dessus du sein gauche une cicatrice en forme de V à cavité supérieure de deux centimètres de long, à direction oblique à dix centimètres sous la fourchette sternale et à neuf centimètres de la ligne médiane. Sur le genou gauche, petite cicatrice circulaire de quatre millimètres de diamètre. Sur la fesse gauche, partie supérieure, à six centimètres de la ligne médiane, cicatrice linéaire verticale de deux centimètres de longueur.

3^o **Sur les mains**. — Cicatrice rectiligne de un centimètre sur la première phalange du pouce gauche, face postérieure. Cicatrice rectiligne de un centimètre sur la base du pouce gauche, face postérieure.

Le juge d'instruction : L. ANDRÉ

